

Cahier du formateur

pour la préparation
et la mise en place du module
proposé par l'AFA et l'APAEC



Adopter un enfant déjà grand ou une fratrie

1) CONTEXTE et ENJEUX

La grande majorité des adoptants est désireuse d'adopter un enfant, souvent le plus petit possible et en bonne santé. Le projet « classique » d'adoption n'est pas, a priori, celui d'un enfant « à particularité ».

Dans le paysage de l'adoption internationale, la notion de « particularité » recouvre de très larges acceptions allant de l'accueil d'un enfant à l'état de santé défectueux jusqu'à celui de fratrie ou encore d'enfant grand.

Si certains adoptants ont mûrement réfléchi leur choix, d'autres s'engagent de manière rapide, voire irréfléchie, porteurs d'une vision idéalisée de ce qui les attend, parfois désireux de pallier les délais plus longs de l'adoption d'enfants en bas âge ou de satisfaire aux critères des pays d'origine.

Quelle que soit la motivation qui initie ce choix, l'accompagnement des adoptants autour de leur projet d'adoption d'un enfant grand ou d'une fratrie est indispensable, tant l'enjeu est important, d'autant que la proposition d'apparement peut s'avérer très rapide à compter de l'acceptation du dossier des adoptants par le pays d'origine. A ce titre, une préparation spécifique en amont de ce type d'adoption paraît pertinente.

La Colombie est l'un des pays d'origine pour lequel l'AFA accompagne un nombre important d'adoption de fratries et d'enfants grands.

2) OBJET

PUBLIC CONCERNE PAR LE MODULE

Adoptants en démarche avec l'AFA, titulaires de l'agrément, dont le projet est l'adoption d'un enfant de 5 ans et plus et/ou d'une fratrie en Colombie.

OBJECTIFS

Ce module vise notamment :

- A susciter chez les adoptants une réflexion sur la spécificité d'un tel projet d'adoption et renforcer la maturation de ce projet par une confrontation aux réalités de l'enfant déjà grand ou en fratrie, de la maltraitance, de l'histoire vécue par l'enfant et de l'écart culturel avec son pays de naissance ;
- A rendre les adoptants acteurs de leur projet en les amenant à se poser des questions qu'ils ne s'étaient peut-être pas encore formulées ;
- A les aider à définir eux-mêmes leurs attentes de manière dynamique ;
- A amener les adoptants à solliciter en tant que de besoin aide et appui tout au long de leur démarche (appuis de professionnels et associations)
- A pallier la fréquente brièveté de la procédure, à compter de l'acceptation du dossier en Colombie, qui ne laisse parfois que peu de temps au cheminement nécessaire pour la préparation à l'accueil de cet(s) enfant(s).

3) MODALITES PRATIQUES

Il s'agit de mettre en œuvre **un module de réflexion et de préparation** pour le ou les futurs parents adoptants.

A partir d'un encart d'information et sur inscription, le module propose un déroulement en deux séances (2 x 2 heures en moyenne), distantes de 15 jours à trois semaines l'une de l'autre, afin de favoriser une période de réflexion intermédiaire.

Il accueille un groupe d'une quinzaine de personnes et est animé par le service d'ASE du Conseil général, notamment le ou les correspondants départementaux AFA, en coordination avec le délégué local APAEC et si possible l'appui de l'équipe psycho-éducative adoption du département.

Dans cette perspective, le cahier du formateur propose différents outils :

- un séquençement détaillé
- et des annexes constituées des documents supports de ce module (notamment 6 témoignages, 12 fiches informatives et un diaporama).

Un code couleur du papier a été choisi afin de distinguer :

- les documents destinés à la distribution aux adoptants lors du module (**BLEU**)
- les documents qui vous sont destinés et n'ont pas à être distribués (**BLANC**).

4) CONTENU

SEQUENCEMENT DU MODULE

Séance 1 :

THEMES	MOYENS	SUPPORTS (documents et matériel)	POINTS CLES	2h
Introduction	Présentation orale	Préambule (voir annexe) (appropriation par le formateur)	Exposé des objectifs	10 mn
Volet enfant	Lecture individuelle	Témoignage 1 (annexe T.1)		10 mn
	Échange de Réactions : - en 2 sous-groupes - puis mise en commun	Fiche 1 (annexe F.1) Tableau papier (recueil des réactions des participants et reformulation)	Nécessité du renforcement progressif d'un attachement plus sécuritaire	25 mn
Transition : pourquoi l'enfant colombien est-il confié à l'adoption ? (présentation d'éléments informatifs : voir F1)				15 mn
Volet négligence ou maltraitance	Lecture individuelle ou lecture collective (à voix haute et neutre)	Témoignage 2 (annexe T.2)	La pauvreté La maltraitance Les stratégies de survie chez l'enfant	20 mn
	Échanges et rappel théorique	Fiches 2 et 3 (annexes F.2 et F.3)	- La déchéance de l'autorité parentale - Positionnement face à un enfant maltraité - Retentissement sur le développement de l'enfant - Résilience possible et conditions de résilience - Le regard porté sur l'enfant	50 mn
Conclusion et introduction 2^{ème} séance	Annonce des documents à lire chez soi et distribution	A distribuer en fin de séance : - Fiches 4, 5 et 6 (annexes F.4, F.5, F.6) - Témoignages 3, 4, 7 (annexes T.3, T.4, T.7) - Article « El País »		5 mn

Séance 2 : environ 15 jours après la première séance

THEMES	MOYENS	SUPPORTS	POINTS CLES	2 H
Volet fratrie	Restitution des lectures personnelles Échange et réponses aux questions	- Documents distribués en 1 ^{ère} séance - T.4 à distribuer si les participants ne ramènent pas le document - Fiche 7 (annexe F.7)	- Témoignage sur une fratrie - Point sur les fratries	40 mn
Volet pays	Courte introduction		Elena, un exemple de résilience	5 mn
	Lecture individuelle	Témoignage 6 (annexe T.6)		15 mn
	Commentaire, échanges et reformulation	- Fiche 8 (annexe F.8)	- Commentaire sur le témoignage d'Elena : Place prise par le pays dans l'imaginaire et dans la construction d'Elena	20 mn
Volet parent	Communication structurée	Power point Fiche F.9	- Parentalisation adoptive, préparation, prévention - Fonctions parentales - Ecueils à connaître et anticiper	40 mn
Conclusion et évaluation	Distribution	Distribution F.9 et en optionnel F.9 bis + fiche conclusive (annexe F.10) + Cahier psy n°6, bibliographie et sitographie + évaluation du module		15 mn

5) ANNEXES

PREAMBULE

TEMOIGNAGES

T. 1 Thomas T. 2 Charlotte, mère d'Elena T. 3 Ivan T. 4 Jules, Léa et Louise	T. 5 Elena T. 6 Bruno
---	--

FICHES

Fiches à votre unique destination	
F. 1	« L'enfant colombien : profil et histoire pré-adoptive »
F. 2	« Négligence, maltraitance verbale ou physique »
F. 3	« Résilience »
F. 8	« Fiche pays – commentaire sur le témoignage d'Elena »
Fiches à distribuer aux participants (adoptants)	
F. 4	« Dimension culturelle : se familiariser avec le pays »
F. 5	« Points clés pour l'adoption d'un enfant grand »
F. 6	« Repères de développement psychomoteur et Psychologie d'un enfant déjà grand »
F. 7	« Point sur les fratries : particularités de l'adoption d'une fratrie »
F. 9	« La parentalité adoptive »
F. 10	« Ne restez pas isolés »
Fiche à distribuer de manière optionnelle : à destination des célibataires	
F. 9 bis	Fiche célibataire

ARTICLE El País : « Una triste espera por una familia »

CAHIER PSY n°6 de l'AFA

SITOGRAFIE

BIBLIOGRAPHIE

EVALUATION DU MODULE

Avertissement

Les prénoms des auteurs des témoignages ont été modifiés.
Toutefois, l'usage de l'ensemble des documents de ce module
doit rester strictement interne et/ou professionnel.

La diffusion des témoignages, notamment,
n'est autorisée que dans le cadre de ce module.

Remerciements

L'AFA et l'APAEC s'associent pour remercier l'ensemble des personnes
qui ont bien voulu témoigner de leur expérience,
dans l'intérêt des futurs parents adoptifs et de leurs enfants.

Module AFA/APEC réalisé par :

Agence française de l'adoption (AFA)

Dr Guy DOUFFET, Chargé des relations internationales
Chantal CRANSAC, Chargée de mission Communication
Dr Catherine DARTIGUENAVE, Chargée de mission santé
Brigitte BIGNON, Chargée de mission, psychologue clinicienne
Marie-Stéphane de VILLELE, rédactrice Amérique
Florence MARFAING, rédactrice Amérique

Association des Parents Adoptifs d'Enfants Colombiens (APAEC)

Anne-Sophie BRUNIE, vice-présidente en charge des délégations régionales
Jacques CHOMILIER, président
Jean-Christophe GARNIER, membre du CA
Hugues JOIN-LAMBERT, membre du CA
Lisa LEMANCEL, vice-présidente en charge de l'Apaec Publique
Guylaine PEREZ-ROUJOL, vice-présidente en charge du partenariat humanitaire avec la
Colombie

PREAMBULE

« Adopter un enfant déjà grand ou une fratrie : module de réflexion et de préparation »

EXPOSE DES OBJECTIFS

Ce préambule permet d'introduire le module, en précisant aux adoptants y participant, ses objectifs et les raisons de la présence concomitante autour de ce thème d'une association de parents adoptifs d'enfants nés en Colombie (APAEC) et de représentants institutionnels (correspondants de l'Agence française de l'adoption).

L'objet de ce module est d'apporter un contenu à la préparation des candidats adoptants qui ont fait le choix d'orienter leur projet d'adoption vers un enfant colombien de 5 ans et plus ou en fratrie, avec les objectifs suivants :

- Rendre les adoptants acteurs de leur projet en les amenant à se poser, avec d'autres, des questions qu'ils ne s'étaient peut-être pas encore formulées ;
- Les aider à formuler eux-mêmes leurs attentes de manière dynamique ;
- Renforcer la maturation de leur projet par une confrontation à la réalité de l'enfant déjà grand ou d'une fratrie, à la réalité de l'histoire antérieure de l'enfant souvent ponctuée de maltraitance, et à l'écart culturel vécu dans son pays de naissance.
- Amener les adoptants à solliciter, en tant que de besoin, aide et appuis tout au long de leur démarche, avec une réflexion sur les appuis possibles.

L'un des enjeux de ce module est de permettre aux participants une prise de conscience du rôle de l'échange avec d'autres dans le cadre d'un projet de famille par adoption, avant comme après la réalisation de cette adoption.

L'association APAEC rassemble des parents animés eux aussi par une envie d'échanges et volontaires pour constituer, entre parents, un réseau solide, un réseau de solidarités.

Le correspondant AFA du service d'Aide Sociale à l'Enfance du département se situe ici à part entière dans sa mission d'information post-agrément et d'accompagnement de proximité des candidats à l'adoption internationale.

RAPPEL DES MODALITES PRATIQUES

Le module se déroule en deux séances (2 x 2 heures en moyenne), distantes de 15 jours-trois semaines l'une de l'autre, afin de favoriser une période de réflexion intermédiaire.

Il propose différents outils complémentaires les uns des autres, dont des témoignages et fiches remises aux participants.

TEMOIGNAGES

TEMOIGNAGE 1

THOMAS - adopté à 6 ans

Témoignage d'une mère

Parcours de Thomas avant son adoption

Thomas a vécu environ 13 mois avec sa mère, décrite par sa propre famille et par le voisinage comme quelqu'un de déséquilibré, instable, tendance à l'alcoolisme, maltraitant ses enfants, en particulier les filles. Thomas a été trouvé par la police dans la rue.

Puis il a vécu en famille d'accueil : pas d'information particulière à ce sujet (jusqu'à 2 ans et demi environ). Thomas est ensuite confié à un oncle après enquête auprès de la famille élargie.

Quatre mois après, il le ramène au *Bienestar*, en expliquant qu'il ne peut garder cet enfant sans risque de faire exploser son couple. Thomas est décrit comme parfois violent, grossier, rebelle, désobéissant.

Deuxième famille d'accueil. Il a environ 3 ans et demi. Il se souvient de son arrivée. La dame n'est pas mariée, n'a pas d'enfant, mais trois autres enfants du *Bienestar*. Elle se présente à lui comme sa mère d'après ses écrits laissés pour nous. Thomas semble avoir été son préféré.

Jour de l'entrega

Nous évoquons au *Bienestar* notre peur de ne pas être « meilleurs » que son oncle. Thomas a déjà connu quatre foyers. Dans le dernier, il semble très à l'aise, entouré d'affection et la rupture peut être brutale. Nous avons conscience de tout cela.

Thomas reconnaît d'abord son frère (qu'il a vu sur l'album photos que nous lui avons envoyé) et se dirige tout de suite vers lui. « *Mi hermanito* » lui glisse-t-il en se hissant sur les pieds pour l'embrasser. Il nous salue poliment, mais sans effusion. Je perçois rapidement sa réticence. Et puis, alors que tout le monde s'extasie, une petite voix s'élève derrière moi : « *Bon, maintenant, on rentre chez maman M. alors* ».

L'avocate, confiante, me fait signe de faire comme si je n'avais pas entendu. « *C'est normal, cela va passer* » me chuchote-t-elle à l'oreille. Au même moment, je découvre les premiers écrits de la madre sustituta qui ne laissent guère de doute sur ses rapports avec lui.

Dans les jours qui suivent, si Thomas ne cache pas son admiration pour son grand frère, qu'il a baptisé « *mi hermano gigante* », s'il montre beaucoup d'intérêt pour son père (il n'a jamais eu de père et étrenne avec bonheur cette nouvelle figure), on ne peut pas dire que je l'intéresse beaucoup. Il parle beaucoup de sa madre sustituta, s'inquiète de savoir quand il la reverra, et je comprends rapidement que s'il est ravi d'avoir un père et un frère, il n'avait pas réellement besoin d'une mère, puisqu'il en a déjà une. Il me le confirmera d'ailleurs quelques jours plus tard. Dans son esprit, Thomas a été abandonné le jour de son adoption.

Il est assez grossier, un peu méprisant (émet des réserves sur la qualité de l'hôtel où nous sommes hébergés, plus tard sur la marque de notre voiture etc. Nous devons remettre les pendules à l'heure dans les mois qui suivent : nous travaillons pour vivre,

tout ne nous est pas accessible, et rouler dans une vieille voiture n'a rien d'infâmant), désinhibé avec les adultes (aujourd'hui, c'est le contraire).

Vient le moment de la séparation. Son père et son frère rentrent en France (travail et école obligent), Thomas et moi finirons la procédure à Bogotá.

Aussitôt, dans l'avion qui nous mène de *Medellin* à *Bogotá*, Thomas se plaint de maux de ventre. Suivis de vomissements, de diarrhées. Et il entame ce même jour une grève de la faim et de la soif qui durera les trois jours de notre séjour.

La seule personne qui lui apporte un peu de réconfort, c'est un ami qui nous héberge. Thomas a une attirance très nette envers les hommes et semble fuir les femmes, quelles qu'elles soient.

La veille de notre départ, je lui réexplique une dernière fois la situation. De son côté, il m'explique qu'il attendait un père, un frère mais pas une mère puisqu'il en a déjà une, confirmant mes doutes. L'abcès est crevé. Je lui parle du *Bienestar*, de son rôle, lui demande de me parler de ses entrevues avec l'assistante sociale avant son adoption. J'essaie de lui faire entrevoir ce qu'il ne veut pas entendre.

La nuit qui suit est la pire que nous ayons connue. Des cauchemars épouvantables pendant ses rares épisodes de sommeil, des vomissements et des diarrhées plus que jamais malgré tous les médicaments livrés dans la nuit par la pharmacie du quartier.

J'hésite encore à prendre l'avion avec un enfant aussi malade. Est-ce bien raisonnable ? L'hôpital ou l'aéroport ? Je choisis de prendre le risque des 11 heures de vol. Les vomissements prennent fin dans la salle d'attente de l'aéroport *El Dorado* avant de nous envoler pour Paris. Dans l'avion, Thomas consent à toucher (à peine) à son plateau-repas. Les diarrhées mettront quelques jours avant de se résorber totalement.

Jour après jour, semaine après semaine, Thomas et moi avons appris à nous connaître. A ne pas nous méfier l'un de l'autre.

J'ai mis plusieurs semaines avant de le considérer comme mon fils. Cela peut également se compter en mois. Je pense qu'il a fait de même pour me considérer comme sa mère.

La situation aujourd'hui

Elle a bien évolué !!! Heureusement.

Avec son père, les rapports sont toujours ceux du jeu, de la provocation (pour rire).

Avec son frère, toujours beaucoup de jalousie.

Avec moi, le contact physique qui n'était pas possible spontanément de sa part s'est débloquent.

Avant, il ne faisait jamais de câlins, à personne. « *Me da peina* » disait-il, que je traduisais mal par « *cela me gêne* ». Un Colombien nous a dit que cela signifiait plutôt : « *J'ai honte* ». Il nous disait aussi : « *Je ne sais pas faire les câlins, on ne m'a pas appris, je ne sais pas comment faire* ». Du coup, nous non plus !

La situation a beaucoup évolué lors des vacances de Pâques, lorsque nous sommes partis tous les quatre en vacances. Au Futuroscope, Thomas voulait tout le temps « *être à côté de maman* » (ce qui a prodigieusement énervé l'aîné !) pour ne pas avoir peur des films ou d'autre chose. C'est bien la première fois que je représentais une protection !!!

Thomas a longtemps fait de terribles cauchemars (dont il ne se souvient jamais quand on lui demande). Il se réveillait en criant la nuit ou sanglotait dans son sommeil.

Là encore, cela est devenu très rare (avant presque toutes les nuits). Il a peur de la nuit, des monstres.

Thomas est très peureux : il ne monte pas seul à l'étage de la maison, mais attend que quelqu'un soit déjà là-haut. Depuis quelque temps, il lui arrive toutefois d'aller chercher un jouet ou un livre dans sa chambre. Donc, on dirait que ça se débloque petit à petit.

Longtemps, il n'a pas voulu aller aux toilettes seul. Il fallait l'accompagner et rester avec lui ou bien lui montrer qu'on était dans la pièce juste à côté.

Il semble à la fois très égocentrique (s'admire dans la glace et se trouve très beau) et porte à la fois un regard très négatif sur lui-même : « *Je ne serai pas capable de grandir, je vais rester petit toute ma vie* ». « *Quand je serai grand, j'aurai des boutons partout* » (il a vu la photo de lui prise par les services sociaux quand ils l'ont récupéré la première fois et il était recouvert de boutons, plein de problèmes dermatologiques). « *Je ne saurai jamais conduire une voiture* ». « *Je n'aurai jamais de fiancée, je n'en veux pas* ». « *A moi, il m'arrive tout le temps des choses, je ne sais pas pourquoi* ». Il fait beaucoup de phrases négatives le concernant quand il se projette dans l'avenir.

Les variantes sont la déclinaison de cela, en comparaison aux aptitudes de son frère : « *Je ne sais pas dessiner aussi bien que Vincent* » et, en général, il déchire son dessin et le met à la poubelle. « *Je ne suis pas aussi grand que Vincent* ». « *Je n'ai aucun ami à l'école* ». L'institutrice m'a dit que ce n'est pas vrai : il s'amuse à la récréation avec les autres. Mais j'ai constaté que, dans un groupe d'enfants, il a effectivement un peu de mal à trouver sa place. Il est un peu gauche dans les jeux, et, comme il n'est pas sûr de lui, les autres le rejettent un peu parfois. Je le sens fragile avec les autres.

Il semble tout le temps frustré, jamais vraiment heureux. Comme s'il manquait de « *simplicité* », de légèreté pour cela. Nous avons l'impression qu'il anticipe toujours ce qui pourrait être négatif. Il voudrait être capable de faire des choses que seuls les adultes peuvent faire (conduire une voiture, une moto etc.) et se désole que cela ne soit pas possible comme si cela était sa faute.

Thomas est souvent malade. Il souffre toujours de quelque chose : rhume, diarrhées, éruptions de boutons, mycose, fièvre. Il se fatigue vite. Cela encourage son sentiment négatif : « *Moi, je ne suis pas comme les autres enfants. Je suis toujours malade* ». Les écrits de la famille d'accueil montrent qu'il était déjà comme ça là-bas. D'ailleurs, il était malade lorsque nous l'avons rencontré. Il a été hospitalisé pour une pneumonie, quelques temps avant pour de violents maux de ventre : les investigations médicales n'ont montré aucune anomalie, aucune infection.

Mais il est fragile aussi psychologiquement. Au début, il pleurait souvent quand nous riions à une blague de quelqu'un, de la télévision ou autre chose n'ayant aucun rapport avec lui. « *Vous vous moquez de moi*. » Il pleurait aussi dès que son père élevait un peu le ton de sa voix, émettait une remontrance ou un avis négatif (avec moi non, mais à ce moment-là, il avait un investissement affectif avec son père et inexistant avec moi). Il pleure encore si Vincent lui fait une remarque désagréable (malheureusement, j'ai du mal à canaliser l'aîné toujours sur ses gardes avec cet « *envahisseur* »).

La situation a bien évolué. Car nous avons maintenant un vrai lien entre nous, ce qui me faisait peur au début, c'est que ce lien n'existe jamais. Mon mari était plus confiant.

Grâce à lui, je n'ai pas lâché prise, car au début, j'étais carrément désespérée ! Ceci d'autant plus que cela se passait mal entre nos enfants et que je me sentais coupable.

Nous avons imaginé que le fait d'être tous les deux de Colombie les rapprocherait. En fait, il y a un fossé « culturel » énorme entre les deux : l'un venant d'une institution, blindé extérieurement après un parcours difficile, l'autre choyé dans sa dernière famille d'accueil, mais fragilisé par son parcours.

Il est à présent dans une phase où il me réclame tout le temps. Il a acquis de l'autonomie (il peut se déplacer seul dans la maison par exemple).

Fragilité et pessimisme sont toujours là. Il reste insécuritaire car il a l'impression que tout peut s'arrêter, que rien n'est pérenne. Il a peur de grandir car la mort lui fait peur. Toujours un peu immature du point de vue affectif.

L'Association des Parents Adoptifs d'Enfants Colombiens remercie cette maman de la confiance dont elle l'a honorée.

NDLR/Nous avons respecté les soulignements de l'auteur.

TEMOIGNAGE 2

Charlotte – mère d'Elena adoptée à l'âge de 4 ans ½ qui a aujourd'hui 20 ans

On a attendu un an et demi pour avoir l'agrément et 4 ans pour avoir un enfant. Elle était donc très attendue. Notre fils biologique avait 6 ans.

Quand mon mari a reçu la photo, je me trouvais dans notre maison de vacances. J'étais contente. Il m'a dit que tout allait bien, qu'elle était mignonne. Mais quand il est arrivé avec le descriptif, cela a été affreux pour moi. J'ai eu le sentiment que c'était affreux, avec mon éducation catholique, je me suis dit que j'allais être crucifiée par cette enfant, que ça serait trop fort, trop lourd, que j'allais entrer dans un truc qui allait me dépasser. Au fond de moi, je pleurais. Sur sa photo, c'est une enfant misérable, maigre, triste, les pieds comme ça. Et après, quand j'ai vu le dossier, c'était pas terrible. Ce que j'ai senti, c'est que j'aurais la responsabilité à vie de cette enfant, que je ne m'en sortirais pas. Nous avons dit oui. Elle sortira de cette misère, elle sera ma princesse, me disais-je.

Elle n'avait pas été prévenue. On a su qu'elle était arrivée en car, conduite par une assistante sociale qu'elle ne connaissait pas. Quand elle est arrivée dans la pièce, elle est entrée en se cachant les yeux. Sa vie s'était passée comme ça : elle vit, on la prend, on l'arrache, on la ramène... Elle s'est laissée câliner, elle a eu confiance en nous parce qu'elle a vu comment nous étions avec son frère, qu'on ne criait pas, qu'on ne tapait pas. Elle s'est complètement identifiée à lui. A tel point que dès le premier jour, elle a voulu faire pipi comme un garçon. Elle obéissait bien, elle était gentille avec nous. Elle s'est sûrement dit : « *Je vais faire comme lui, je vais être acceptée* ».

L'enfant adopté d'une amie s'est montré adorable pendant des années et puis un jour à 14 ans, il a complètement changé de caractère et a dit : « *Maintenant, je suis moi* ». Il a expliqué que, dans l'oeuvre où il se trouvait recueilli en Colombie, on leur avait dit qu'il fallait qu'ils se conduisent bien s'ils voulaient être adoptés. Il avait vécu une sorte de chantage.

La nôtre n'avait pas été préparée, elle demandait toujours : « *Maman, ramène-moi chez Tia* ». Elle racontait partout à l'école qu'elle allait retourner en Colombie, que maman était très méchante. Je suis allée voir un psychologue avec elle, et cela a été fini.

Pendant des années, elle a eu peur de l'abandon. Quand on prenait le bateau, elle nous faisait des yeux noirs. Pour elle, la Colombie, c'était de l'autre côté de la mer. Elle nous a dit plus tard qu'elle avait peur qu'on la ramène en bateau. Dans la rue, elle me serrait la main à l'arracher. Elle avait en elle cette ambivalence, qu'elle ne verbalisait pas : « *Il faut que je reparte en Colombie. Je n'ai rien à faire ici. Mais, s'ils me ramènent, ce sera horrible* ». Il a fallu des années pour lui faire comprendre qu'elle ne pourrait pas retourner en Colombie. Il faut dire qu'elle n'avait aucune conscience de la temporalité. A l'âge de 10 ans, seulement, elle a acquis que demain, c'est demain. Il a fallu utiliser des étiquettes tous les jours pour lui donner des repères.

Au début, elle mangeait énormément et, même après avoir beaucoup mangé, elle allait chercher dans les poubelles. J'ai fermé les poubelles à clé et je lui ai dit : « *Mange, tu peux manger ce que tu veux* ». Elle n'a jamais présenté de troubles alimentaires, mais on ne l'a pas frustrée. Par chance, on n'en a pas eu besoin non plus, parce qu'elle restait maigre tout en mangeant beaucoup.

Au début, elle était dans la chambre de son frère, puis je l'ai installée près de mon lit sur un petit matelas, c'était plus facile la nuit pour la changer après les pipis. Elle faisait des cauchemars, elle tapait dans les murs. Elle n'appréhendait pas le coucher en tant que tel : elle jouait, ne manifestait pas de peur. Mais c'était dans son premier sommeil.

Il ne faut pas avoir peur de la régression. Je me sentais à l'aise avec tout ce qui est corporel. On l'a eue à Noël et j'ai démarré avec elle la méthode Tomatis au mois de septembre : on fait régresser l'enfant jusqu'à la vie intra-utérine. L'enfant écoute des voix filtrées ou de la musique qui ressemblent à la voix de sa mère comme il pouvait les entendre dans la vie intra-utérine. J'ai eu l'impression que cela créait une excellente relation entre nous, qu'il y avait une fusion. Elle venait sous mes jupes, exprimait son désir d'être dans mon ventre, de sortir de mon ventre. Je lui verbalisais des choses : tu voudrais revenir dans mon ventre, mais tu sais bien que c'est différent. Je pense que c'est aussi un côté latino que nous partageons. Je crois qu'il faut se sentir à l'aise avec le pays, se sentir des atomes crochus avec l'ethnie que l'on choisit.

Elle avait un prénom anglais et vieillot. J'avais envie de couper par rapport au passé, je voulais du neuf. Et puis, ce prénom lui avait été donné par une mère qui ne l'aimait pas. Ce n'était pas un bon souvenir. De toute façon, en France, la prononciation change : on croit avoir conservé le prénom, mais il est prononcé si différemment qu'il est quand même changé.

J'ai mis des mois à accepter son odeur. Ça a été le plus difficile. C'était l'odeur de ce qu'elle ingérait. Les parents ne s'en rendent pas compte, mais pour les enfants, notre odeur, notre couleur, nos voix, tout cela est terrorisant. Il peut y avoir chez eux une sidération, lorsqu'ils nous découvrent.

A cause des carences alimentaires, ses dents de lait étaient toutes gâtées. Il a fallu les lui faire retirer chez le dentiste. Elle a beaucoup enduré. Il a fallu l'appareiller d'un dentier pour lui donner une butée dentaire et lui permettre de parler. L'orthophoniste lui a appris à parler en français. Si bien que notre fille n'a jamais vraiment parlé l'espagnol. Elle n'était pratiquement pas compréhensible quand nous l'avons connue. Son langage était inarticulé et inaudible. De plus, à cause de la maltraitance, elle n'entendait pas bien d'une oreille. Elle ne savait même pas tenir un crayon : elle ne pouvait pas tenir un crayon parce qu'elle n'avait pas la main musclée. Elle a dessiné l'homme têtard jusqu'à 8 ans. Elle ne savait pas parler en « Je » : elle disait « elle » en parlant d'elle-même.

C'était une enfant très dure à la souffrance, parce qu'elle avait beaucoup souffert. Maintenant, plus du tout. Ce qui a été horrible a été de découvrir qu'elle attendait qu'on la frappe. Elle s'absentait de son corps. Son corps devenait mou et elle levait les bras, dans l'attente de la maltraitance qu'elle avait connue. Nous savions qu'elle avait été maltraitée, mais c'était très lourd. Moi, je sentais que je risquais de basculer dans une nouvelle image de mère, dans ce schéma de mère qui était le sien. J'ai pris conscience qu'il y avait ce risque de tomber dans son schéma. Nous avons consulté. Cela a permis de sortir de là, en une séance. Elle avait l'habitude de s'absenter de son corps pour supporter les châtimements. Un jour, nous lui avons malheureusement coincé la main dans la porte de la salle de bains. Elle n'a même pas crié !

Cela peut aller très loin, jusqu'à la dépersonnalisation. Heureusement, elle n'a pas eu ce genre de problèmes. Elle se tenait impeccablement à table, parce qu'en Colombie, si elle se tenait mal, elle était privée de repas. Elle avait été dressée à obéir, mais elle n'avait pas du tout été stimulée. Les châtimements devaient être terribles quand elle faisait pipi au lit, parce qu'en Colombie le matin, je la retrouvais cachée sous le lit et elle refusait de sortir. Elle a été énurétique jusqu'à l'âge de 10 ans. En promenade en forêt, au lieu de

jouer avec les autres enfants, elle ramassait du bois, faisait un fagot, et adoptait un air très méchant. Des enfants qui ont été élevés au ceinturon peuvent ne pas comprendre pourquoi ils se trouvent dans un monde si doux, si aseptisé.

Ses souvenirs personnels : sa mère était très méchante, elle aimait bien les personnes âgées (les voisines du quartier qui l'amenaient à l'ICBF), se méfiait des autres enfants. A quatre ans et demi, elle tapait les poupées contre le mur. Elle ne supportait pas les poupées. Elle aimait la dînette et les peluches. Je comprenais ce qui se passait, je ne m'inquiétais pas.

J'avais peur d'adopter un enfant qui avait vécu des choses terribles, mais en même temps ma formation en psychologie faisait que je voulais m'investir, que je cherchais les moyens de faire évoluer les choses. Elle avait acquis une éducation dans la crainte, dans la survie. Elle avait appris qu'il fallait se faire remarquer. Ces enfants ont besoin qu'on ne les oublie pas, qu'on les prenne en charge. J'ai retrouvé ce comportement chez les enfants dans des bidonvilles où je me suis rendue.

A l'école, petite, elle avait besoin de parler de son adoption. Elle y trouvait une valorisation, alors que dans son école, c'était mal vu : cela voulait dire qu'elle venait d'un mauvais milieu. Lors d'un changement d'école, je lui ai conseillé de ne pas en parler, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Entre elle et moi, il y a vraiment une relation vitale. Elle était la petite fille que j'attendais, très spontanée. Elle représentait mon idéal, la petite fille que j'aurais aimé être moi-même. Elle était très bavarde, dès le premier jour. Nous avons passé des nuits à parler ensemble, dans un espagnol incompréhensible : elle me parlait et je captais des choses.

Il faut parler aux parents du problème de la scolarité. Le jour où l'éducation initiale de l'enfant ressort, les parents ne sont pas forcément capables de comprendre. Ils ne peuvent pas imaginer que leur enfant n'intégrera jamais leur façon de vivre. On croit qu'ils vont entrer dans notre éducation, mais ils vont suivre leur schéma de départ. Il faut du temps. Je ne commence que maintenant à comprendre que ma fille n'intégrera jamais nos schémas, que c'est à nous d'intégrer ses schémas. Pour elle, j'ai de l'argent, je mange ; je travaille, je mange. Pour eux, la vie c'est tout simple. Il faut renoncer à en faire un ingénieur ou un médecin. Il ne faut pas avoir de projet sur l'enfant. Il faut faire le deuil du projet pour accompagner le leur.

Les psys ne savent que faire avec des enfants adoptés. C'est quand même un peu plus compliqué qu'une crise d'adolescence. Beaucoup d'enfants adoptés n'ont pas conscience d'avoir des problèmes et ne peuvent donc être aidés par un psychologue. Pour eux, il n'y a pas de problème, la vie c'est comme ça. Ceci dit, elle aussi souffre de cet écart culturel entre elle et nous. Elle fréquente un milieu qui n'est pas le nôtre. Elle ne veut plus ramener quelqu'un chez nous parce qu'elle dit qu'elle a honte de nous. Mais, en réalité, c'est parce qu'elle a honte de ses amis. Parfois, je me dis que si elle avait été élevée dans un milieu populaire, tout aurait été plus facile. C'est quand même une souffrance, pour elle, pour son frère qui n'ose pas sortir avec elle et ses copains, à cause des écarts culturels.

Elle ne revient guère en arrière. Sauf à l'adolescence, à ses seize ans, on a quand même beaucoup parlé au moment de la lecture de son dossier en Colombie lors de notre voyage ensemble. Elle s'est montrée très gentille avec les enfants du bidonville. Elle a été très émue. Elle avait peur de retomber sur sa mère dans sa ville de naissance. En Colombie,

envie de rentrer en France : « *J'aime bien la Colombie mais j'aimerais rentrer en France* ». La Colombie, c'est son pays de naissance. Il ne faut pas dire du mal de la Colombie. Mais elle a acquis qu'elle n'y retournerait pas. Elle ne s'en est pas détachée, mais ce n'est plus un pays idéalisé. Mon mari disait toujours « *pays de misère* » : il avait de la Colombie, depuis notre adoption, une vision très négative. A l'occasion d'un voyage récent avec elle, il a découvert la Colombie agréable. Notre fille était contente que son père s'attache à son pays.

En Colombie, dans sa petite enfance, elle n'a pas été élevée dans la notion de vérité, mais selon le critère de ce qui est utile pour elle. Quelle est la meilleure solution pour moi ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour m'en sortir ? Sa vie était dominée par un principe de survie.

Pour l'aider à intégrer cette notion de vérité quand elle était petite, je lui ai dit : « *Si tu dis la vérité, je te récompense. Je te donne un bonbon* ». Mais elle a grandi et elle continue à mentir, parce qu'aujourd'hui, il n'y a plus le bonbon. Et mentir, c'est un réflexe chez elle. Elle dit qu'elle ne peut pas s'en empêcher. Elle développe beaucoup d'intelligence pour mentir et elle croit elle-même à ce qu'elle dit.

Elle n'a pas la notion de hiérarchie avec nous à la maison. En revanche, elle l'a toujours eue à l'école. Elle n'aime pas la mauvaise mère que la frustration engendre. Il faudrait n'être que bienveillant, pourvoyeur d'affection. Comme si c'était deux facettes qu'elle ne pouvait pas allier. Elle n'a connu petite que la mère frustrante.

Elle vit dans l'instant présent, le plaisir, pas d'effort. Elle ne pense pas, par exemple, à nous prévenir quand elle change le programme prévu. La frustration, elle la vit trop mal, cela engendre de l'agressivité, de la violence. C'est une fille tout en extérieur, très extravertie. Elle peut se montrer très violente : c'est vite l'escalade, on peut se dire des choses terribles. Mais nous pouvons aussi vite nous réconcilier et nous reparler. Pour elle, elle n'a pas de problème, tout passe. C'est à la fois agréable et désastreux, parce qu'elle donne l'impression de ne pas évoluer.

Elle se montre responsable en milieu professionnel, mais pas avec nous, pas vis-à-vis de l'argent. Elle n'est pas capable dans les choses abstraites, l'argent c'est trop abstrait pour elle. Par contre, elle parvient à prévoir, à se prémunir en anticipant, si c'est concret. Elle téléphone tous azimuts et a des factures de portable très importantes. Une grande immaturité par rapport à l'argent : on a supprimé la carte bleue, le chéquier. On ne répare plus. Au début, on a bouché les trous. Son parrain a une fille adoptée au Chili, qui sans cesse réclame de l'argent, parce qu'elle ne gère pas le sien, et son père paie en permanence. Nous, on a dit non. On coupe les vivres. On bloque tout, pour qu'elle puisse remonter le capital. Il faut éduquer dans le réel.

Il a fallu qu'elle ait un caractère très fort, pour traverser la maltraitance, la privation d'affection, de soins. Elle a 20 ans, mais quel âge a-t-elle vraiment ? Elle a 15 ans en réalité. Je crois qu'il n'y aura jamais de rupture, parce que la relation, viscéralement, est tellement forte. Le risque, c'est qu'on n'en puisse plus, en tant que parent. Cela peut occasionner la rupture.

Se faire aider, bien sûr, c'est important, pour tenir, prendre de la distance. Parler, cela ne solutionne pas les problèmes, mais cela aide à conceptualiser ce qu'on est en train de vivre. Dire, permet de mieux comprendre. Le psy, il est utile pour les parents. Il est utile

pour les enfants s'ils sont conscients d'avoir des problèmes. Mais la plupart des enfants n'ont pas cette conscience : ils sont dans le présent.

Petit ou grand, en gros, il y aura peut-être des schémas identiques. Mais, pour les plus grands, c'est très difficile de changer de style de vie. Certains ont eu l'habitude de vivre en collectivité, ont connu l'absence de relation avec des adultes père et mère... Il leur faut entrer dans une relation duelle, au sein d'une famille, avec des parents. Ce ne sont pas les mots qui véhiculent les choses à ce niveau-là, il faut l'expérience. Il faut vivre une imprégnation totale avec l'enfant adopté. Il faut passer des heures à l'entendre. Il ne faut pas croire qu'un grand, c'est plus simple et moins prenant qu'un bébé, parce qu'il y a l'école, les activités.

L'intégration à l'école peut d'ailleurs être très difficile, car souvent les enfants intègrent l'école alors qu'ils ont dépassé les périodes sensibles d'apprentissage. Alors, tout devient beaucoup plus difficile et d'autant plus s'ils n'ont pas la motivation pour l'apprentissage intellectuel. Et après, c'est tout l'avenir professionnel qui est en jeu. Au sein d'une même famille, il faut pouvoir accepter de grands écarts sociaux et culturels, avec ses propres enfants. On peut en souffrir, dans les deux sens. L'enfant peut être très heureux, peut adopter notre richesse, nos facilités. Mais nous, nous adoptons son passé, son malheur, sa misère. On n'a pas conscience de cela quand on va adopter, mais c'est la réalité.

Parler entre nous, c'est important, ce n'est pas cristalliser l'échec. Entre adoptants d'enfants des mêmes âges, on parle la même langue, on n'a pas peur d'être jugé.

En Colombie, la vérité est dite. Quand on veut adopter, on a une très forte motivation, et il y a des choses qu'on ne veut pas entendre. On se dit : « *Ils n'ont pas su faire* ». Chacun doit vivre son parcours. Le désir que l'on a nous euphorise et nous porte, nous permet de vivre même les choses dures.

Avec l'enfant que l'on adopte, on devient parent. C'est un dynamisme extraordinaire, on se développe totalement. C'est ça la vie, vaincre des obstacles, créer du chemin, de la vie autour de soi. Avoir un projet plus grand que soi, où l'on est désespéré, où l'on se dit qu'on n'y arrivera pas et y arriver quand même, c'est formidable. On se dépasse pour les enfants, ils nous apportent un dynamisme extraordinaire. Plus de vie. C'est un torrent.

L'Association des Parents Adoptifs d'Enfants Colombiens remercie cette maman de la confiance dont elle l'a honorée.

Mère d'Ivan adopté à l'âge de 11 ans ½**Comment notre fils a-t-il rejoint notre famille ?****Premiers instants**

Il avait une volonté farouche d'y arriver : nous sommes devenus ses parents dès les premiers instants. Quand je suis rentrée dans la pièce où Ivan se trouvait au *Bienestar Familiar*, je ne savais pas ce que j'allais lui dire. Il était assis à une table dans une minuscule pièce. On lui avait donné une petite boîte contenant du jus d'orange qu'il n'a jamais pu boire. C'est lui qui a fait le premier pas et s'est collé à nous : à moi d'abord, car j'étais la première, puis à son père, puis nous nous sommes serrés tous les trois. Il faisait très chaud et là, j'ai tout de suite trouvé les mots que j'ignorais quelques secondes auparavant.

Premier soir

J'imaginai qu'Ivan n'allait pas trouver le sommeil, peut-être avoir peur ou déprimer. Après tout, nous étions des étrangers. Contre toute attente, il s'est glissé contre moi dans le lit, m'a enveloppée de ses membres, comme un petit kangourou, a mis sa tête dans mon cou, et s'est endormi en quelques instants. Je n'ai plus osé bouger et j'ai quasiment passé une nuit blanche ! !

Premiers jours

Ivan parlait peu. Faisait preuve de timidité. Parfois, il plongeait dans un abîme de perplexité, comme le 2e ou le 3e jour où nous sommes allés au zoo, pensant lui faire plaisir. Il était très triste. C'était un peu difficile. On essayait de le faire rire. Rien à faire.

J'ai l'impression que le déclic s'est fait lorsque nous sommes revenus à l'institution pour rencontrer ses copains, son encadrement, les soeurs qui s'étaient occupées de lui, connaître son environnement... Il était fier de montrer que ses parents tombés du ciel amenaient des cadeaux pour les autres enfants qui s'agglutinaient autour de nous. Il semblait fier de nous et se pendait à notre cou pour montrer la relation qu'il avait avec nous. Ensuite, tout est allé très vite.

Ivan a eu besoin de rattraper toute son enfance, lui qui n'avait pas eu les mêmes préoccupations que celles des enfants vivant en sécurité dans une famille aimante. Cela est passé par beaucoup de contact physique : câlins mais aussi plus tard mordillements, lutte avec son père, contact physique tendre avec moi ou plus musclé avec son père.

Dès le premier jour, il s'est entraîné à signer de son nouveau nom. Avant le jugement qui changeait son état civil donc, il s'est mis à signer de son nouveau nom partout : sur les livres que nous lui avons achetés, sur des bouts de papiers en tout genre, sur le journal, partout ! Cela le poursuit encore. Il adore signer et laisser son nom partout où il le peut : il écrit son nom et son prénom, signe partout, sur tous les supports, remplit des bulletins d'adhésion, d'inscription, d'abonnement, de commande, partout où on demande une identité et une adresse. Heureusement que je fais le ménage derrière ! Sinon, nous aurions des surprises !!!

Premiers mois

En France, Ivan a tout de suite trouvé un objet très intéressant : **la boîte à lettres**. Relever le courrier chaque jour est devenu sa responsabilité et quel bonheur quand il y a

une lettre à son nom ! Même s'il s'agit du relevé de la poste (Livret jeune), il est heureux. Voir son nom sur une enveloppe suffit à le mettre de bonne humeur.

Son intégration est passée aussi par un phénomène naturel de régression : imitation des pleurs de nourrisson, le soir, lorsqu'on ferme la porte de sa chambre et qu'on éteint la lumière, désir de se faire porter au lit dans les bras, de téter mon pouce, de téter mon cou dans le noir, de zozoter comme un enfant de 3-4 ans, de jouer à cache-cache... Sa régression joue surtout à la maison, dans une certaine intimité. Il ne fait pas certaines choses en public, par exemple. Il a besoin de se créer des souvenirs avec nous. Il arrive déjà qu'il me rappelle des événements survenus, il y a quelques mois, comme si cela s'était passé il y a longtemps, dans son enfance.

Ivan est également immature, ce qui doit être en partie liée à sa régression. Cette immaturité est salvatrice. C'est ce qui lui a permis de se sentir à l'aise et sans aucun décalage avec des enfants qui ont 2 voire 3 ans pour certains de moins que lui en classe et de pouvoir ainsi intégrer un cursus classique : CM2 puis 6e européenne (2 langues) et 5e européenne. Nous travaillons ensemble pour l'école, afin de lui faire acquérir des 40 techniques d'apprentissage, des habitudes, de l'aider pour le vocabulaire... Cela a été très difficile, pour lui comme pour moi. Pour lui, un gros morceau à rattraper, beaucoup de courage à avoir. Pour moi, de la patience à acquérir... Il préfère néanmoins travailler avec moi plus qu'avec mon mari, car je l'ai pris en « mains » dès le début.

Il est grand amateur de petites blagues (« bromitas »), farces, dès le départ et toujours aujourd'hui. Quelques semaines après notre arrivée en France, il a mélangé du piment fort au caviar d'aubergines que j'avais préparé pour quelques amis venus dîner à la maison. Un exemple parmi bien d'autres. C'est parfois agaçant... mais c'est son caractère !

Je ne dirais pas qu'il a eu une phase d'adaptation mais plutôt une phase de découverte, de questionnements, de recherche de compréhension du monde qui l'entoure, de la France et de tout le reste : famille, habitudes etc.

Je pense qu'Ivan a bénéficié de l'expérience des autres : dans son milieu, l'adoption était un phénomène naturel pour avoir une famille. Certains ont leurs parents biologiques, d'autres sont adoptés, il n'a pas vraiment l'impression que son parcours est atypique. Sa méfiance, due aux deux premiers échecs de parents postulants à l'adoption mais renonçant au dernier moment : un couple parce qu'ils ne voulaient pas se rendre en Colombie (trop dangereux pour eux) et un autre parce qu'ils ne pouvaient finalement pas se résoudre à adopter un enfant si grand n'a pas émoussé son rêve. Il voulait toujours y croire. Il ne pouvait renoncer à cela. Ne pas grandir avec des parents était inacceptable pour lui.

Notre fils a **une intelligence de survie. Je pense que l'on peut aussi parler de résilience dans son cas**. Ivan ne devait pas être adopté. L'administration réfléchissait à un éventuel placement dans un centre de rééducation fermé (en clair, une maison de correction très dure). Il a été en contact avec des enfants menacés par la guérilla, d'autres poursuivis par les paramilitaires, avec les adultes parents d'enfants de l'institution (drogués, paysans déplacés par la violence).

L'Association des Parents Adoptifs d'Enfants Colombiens remercie cette famille de la confiance dont elle l'a honorée.

NDLR/Nous avons respecté les soulignements de l'auteur.

**Une mère, deux ans après l'adoption d'une fratrie de trois enfants :
Jules 7 ans 1/2, Léa 6 ans, Louise 4 ans 1/2****Choix d'une fratrie**

Elément important du projet auquel nous ne pouvions pas renoncer. Nous nous étions vraiment positionnés pour un projet de fratrie. Nous voulions avoir plusieurs enfants, nous préférions pouvoir les adopter ensemble qu'individuellement, que des enfants abandonnés ensemble aient la chance de rester ensemble. Pour eux, c'est leur force. Ils ne sont pas tout seuls, ils étaient trois, ils sont toujours trois.

Dans l'attente

J'ai lu beaucoup de livres sur l'adoption, les enfants grands, je me suis intéressée aux questions d'attachement.

La lecture m'a aidée à passer outre ma peur de l'âge : 6, 7 ou 8 ans, il ne faut pas dramatiser. La question du poids du vécu ne dépend pas que de l'âge.

J'ai lu quelques témoignages, mais j'ai surtout voulu lire des textes qui m'obligeaient à réfléchir. Personnellement, à la différence de mon mari, je n'ai jamais voulu mettre le nez dans le forum tant que nous n'avions pas été acceptés par la Colombie.

Notre projet a tout de même beaucoup évolué, au fil des rencontres, des réunions et discussions. C'était un projet de couple, soutenu par nos familles. L'attente était partagée par les grands-parents.

L'annonce de l'attribution

Les enfants nous ont été annoncés très rapidement après l'acceptation de notre dossier par l'ICBF fin février. Nous l'avons appris par un message de notre répondeur, un vendredi soir, bien tard : « *Vous avez une assignation, rappelez-nous lundi. Trois enfants vous attendent.* » Quel week-end ! Ensuite, le temps s'est brutalement accéléré. Nous avons dû faire face en très peu de temps à beaucoup de changements !

Notre OAA nous a reçus et a exigé de nous présenter le dossier des enfants, avant de nous montrer leurs photos. C'était sage, parce qu'après avoir vu les photos, nous ne pouvions plus réfléchir à rien !

L'entrega

Ils nous attendaient, ils avaient été préparés. Ils nous ont appelés : « *papi, mami* ». Ils se sont tous trois jetés dans nos bras d'emblée. Moment plein d'excitation. Nous leur avons remis un petit sac à dos à chacun avec des présents. Ils étaient très contents de tout ce qu'on leur donnait.

Grâce à l'album photo que nous leur avons envoyé, ils ont eu le plaisir de la reconnaissance alors qu'ils étaient plongés dans l'inconnu. Ce petit livret leur a permis de se relier à nous. Mes filles avaient, par exemple, été marquées par ma coiffure et ont ensuite demandé à l'assistante sociale d'être coiffées comme moi avant que j'arrive ! Jour le moins difficile du séjour !

L'après-midi, nous sommes allés avec eux acheter des vêtements, puisque leurs seuls vêtements étaient ceux qu'ils portaient sur eux, en plus d'un pyjama et d'une brosse à dents dans un petit sac.

L'assistante sociale était connue des enfants. La *madre sustituta* n'était pas là. Un cahier retraçant l'histoire de chaque enfant est fourni. Chaque famille d'accueil y note des dates, des informations, y met des photos.

Nos enfants ont connu de 2 à 6 familles d'accueil chacun.

La convivencia

Après l'entrega, les choses se sont compliquées. Ils ont eu chacun leur semaine de crise. Résultat : la Colombie n'est pas restée un bon souvenir !

Jules était habitué à regarder la télé seul, sans permission, jusque très tard le soir. La limitation des temps de télé a provoqué des scènes de hurlements. Il partait se cacher sous un meuble, dans une pièce, et il hurlait. Il s'agissait de l'ouvrir à autre chose et de lui faire accepter que c'était nous qui décidions. Nous allions très souvent au parc. En sortir le soir venu était un défi. Il n'est pas simple du tout de gérer les caprices en public. Situation très fréquemment rapportée par les adoptants de l'auberge : les enfants sont rois en Colombie. Les Colombiens foudroient du regard, font des commentaires, jugent notre attitude très sévère.

Deuxième semaine : le tour de Léa. Des pleurs. Au cinquième jour, nous avons failli ne pas aller à la rencontre avec la Défenseure des Enfants. Léa a refusé de se laver, de s'habiller. La traductrice n'avait jamais vu cela. La petite est partie couverte d'une serviette, nous n'avons pu l'habiller que dans le taxi ! Sur les conseils de la traductrice, nous ne les avons informés que le matin de la visite à l'ICBF. Elle a probablement eu très peur que nous la ramenions. Pendant l'entretien d'intégration, la Défenseure a été frappée de voir les enfants passer leur temps à jouer, à se cacher derrière la porte vitrée et à nous faire coucou. Il m'est arrivé de craquer, de douter profondément, de penser que nous n'arriverions pas à devenir leurs parents. Heureusement, nous étions deux, nous nous sommes relayés et soutenus. Je n'ai jamais pu coiffer les cheveux de Léa en Colombie, elle ne m'a jamais laissé faire. C'était le personnel de l'hôtel qui parvenait à lui démêler ses boucles ! Léa a mis, à peu près, un an à m'adopter.

Troisième semaine : le tour de Louise. Elle a beaucoup régressé : pipi dans la culotte, biberon... Elle a pu pleurer 1h30 de suite. La traductrice nous disait : « *Votre fille fait des caprices* ». C'était incompréhensible et imprévisible. Nous avons vécu des moments épuisants, terribles et des moments extraordinaires de jeux, de chahut. (« *Hace me cosquillas, el caballito !* », piscine, parc). Mon mari a eu le dos brisé à force de faire « *el caballito* » !

Langue

Nous avons veillé à leur parler en espagnol, à leur offrir un temps de transition, y compris lors des premiers temps en France. En Colombie, nous introduisions quelques mots français que nous traduisions. Cela les amusait beaucoup. Nous recevions des coups de fil de France. Nous avons emporté des albums bilingues pour enfants.

L'adoption

Dans leur tête, ils portaient tous trois en France, avec un papa et une maman. Ils nous demandaient souvent : « *Quand est-ce qu'on part ? On va quand à la maison ?* » Ils ont trouvé le temps très long. Nous leur avons montré le jugement, leur nouveau nom, pour leur redire les choses. Peut-être se disaient-ils : « *Tant qu'on est ici, on n'est pas sûr de partir* ». Ils étaient confiants, prêts à partir et même pressés ! Peut-être est-ce aussi le fait de la fratrie. Je suis persuadée que c'est quelque chose qui les aide à partir. On ne part pas tout seul. Sur leur livret, nous apprenons qu'ils ont été prévenus de l'entrega par une dame du *Bienestar*, trois semaines avant.

La fratrie

Nous nous attendions à ce que les aînés se comportent de façon maternante ou en petit chef. Pas du tout. Ils ont tous, tout de suite, été à leur place d'enfant. Nous restons convaincus que leur fraternité est leur force, ce qui leur a permis de tenir.

L'arrivée en France

A l'arrivée en France, ce fut comme si tout d'un coup "*le voile de mousseline retombait*", on aurait dit que les tensions tombaient, et les enfants se sont soudainement calmés, comme un "*ouf*" ! Avant que nous n'arrivions en Colombie, nous leur avons fait parvenir un album photos de la maison, en faisant comme s'ils entraient dans la maison, en commençant par l'entrée... Nous avons aussi photographié le chemin de l'école. Quand ils sont arrivés, ils ont tout de suite su où étaient leurs chambres. Ils reconnaissaient des détails, exigeaient une conformité parfaite avec la photo : « *Cette peluche doit être dans ma chambre* » !

J'ai pris un congé parental. J'ai pu être présente, aller à l'école, faire le point avec les institutrices. Nous avons pu prendre le temps, d'autant que les enfants sont arrivés à la fin d'une année scolaire, ont fait connaissance avec leur école avant de profiter de deux mois de vacances. Louise est redevenue bébé, a repris des couches, a voulu le biberon et même le sein, a été très fusionnelle avec moi.

Les prénoms

Nous avons du mal à accepter la prononciation américaine des prénoms de nos enfants. Nous savions que les changer pouvait être mal accepté ou mal compris. La revue Accueil consacrée à ce sujet présentait les positions de Johanne Lemieux, sur lesquelles nous nous sommes basés : le choix du prénom ne revient pas aux enfants, mais aux parents et, dans le cas d'enfants adoptés, ce changement peut leur offrir un espace nécessaire pour se créer une nouvelle réalité. Nous les avons donc préparés mais nous ne leur avons pas donné le choix. Nous avons attendu d'être en France pour leur donner leur nouveau prénom. Nous avons gardé les prénoms colombiens en 1er. Les prénoms français sont des prénoms d'usage. Apparemment, cela ne les a pas déstabilisés. L'aîné aurait même voulu changer de prénom plus vite.

La scolarisation

Nous avons voulu prendre contact avant de partir avec l'école, mais les portes nous sont restées fermées tant que les enfants n'ont pas été là. En revanche, peu après leur arrivée, lors des demi-journées d'intégration scolaire de fin d'année, les enfants ont été bien reçus par les enseignantes et leurs élèves. Tout le monde les attendait.

Nos deux aînés avaient été scolarisés en Colombie, mais guère. Léa était allée dans une sorte de jardin d'enfants, Jules avait été scolarisé un an. La difficulté n'avait donc pas à voir avec le changement de rythme scolaire (plus soutenu en France). Nous avons demandé qu'il soit tenu compte de leurs besoins plus que de leur âge, afin de ne pas les mettre en échec. Jules a ainsi pu rentrer en CP plutôt qu'en CE1.

L'avenir nous dira si nous avons eu raison ou non, s'il s'avère que cela entraîne un décalage affectif plus tard au sein de leur classe d'âge. Ils n'ont, pour l'instant, pas de problèmes scolaires.

Pour Léa, la difficulté était de ne pas avoir d'amis à l'école. C'était ce qui lui pesait beaucoup. Il lui a fallu quelques mois pour s'en faire, alors que son frère est très sociable.

La plus jeune ne semble s'être vraiment bien intégrée à sa moyenne section de maternelle, à avoir des amis, que lorsqu'elle s'est mise à bien parler le français.

Ils aiment les livres. Nous lisons beaucoup d'histoires. Jules adore les maths. Léa veut apprendre à lire à Louise.

Au jour le jour

Les filles avaient l'habitude de tout « *briquer* », de prendre l'éponge et de frotter. Jules, lui, ne faisait rien ! Elles lavaient leurs affaires en famille d'accueil, d'après ce qu'elles disent.

Mais ils ont accepté notre aide pour la toilette, que nous leur fassions le shampoing. Ils n'ont vraiment pas manifesté de pudeur. Cela ne leur avait pas été inculqué. Nous avons donc veillé à en développer une.

Jules a pu avoir besoin d'un tee-shirt de son père en guise de doudou pour s'endormir. Tous trois ont fait beaucoup de cauchemars. Aujourd'hui encore, par périodes, plusieurs nuits de suite, les cauchemars reviennent. Il y a eu des périodes où c'était pratiquement tous les jours. C'est toujours des monstres, des sorcières qui tuent. Nous avons utilisé la petite collection « *Max et Lili* » pour aborder ces sujets avec eux.

Ils ne semblent pas avoir de peur de l'abandon. Ils ne manifestent pas d'inquiétude dans les situations où nous pouvons nous perdre brièvement de vue. Il m'est arrivé d'avoir très peur de les perdre dans une foule très importante, alors qu'eux se sentaient très à l'aise !

Jules a toujours été attiré par les plus grands. Il a malheureusement fait la rencontre d'un adolescent assez brutal dans notre voisinage, qui l'a jeté dans un container à poubelles ! Nous avons voulu rencontrer la mère de ce jeune. Faute d'avoir pu le faire, nous avons porté plainte chez le maire, afin que notre fils sache bien que ce qu'il avait subi était répréhensible et qu'il ne pouvait pas être insulté de la sorte. Le même imbécile a recommencé un peu plus tard en disant à notre fils qu'il n'avait qu'à rentrer dans son pays. Jules a su lui répondre qu'il était aussi français que lui. J'ai cherché des livres pour leur parler de tolérance, de racisme. Nous avons aussi demandé à Jules de se protéger des grands. Jules a encore été victime de malveillance un jour où il est allé jouer chez un copain chez qui il y avait une piscine. Un grand a maintenu fort longtemps sa tête sous l'eau ! Il ne nous a rien raconté lui-même. J'ai été alertée par les mamans qui se trouvaient là. Maintenant, ses copains viennent à la maison. Nous ne voulons plus qu'il sorte seul dans les environs.

J'ai pu avoir souvent l'impression d'être l'objet de regards très déplaisants. J'ai décidé de ne plus y prêter attention. Peut-être était-ce mon interprétation à moi, mais je ne le crois pas. Nous vivons dans un milieu rural, dans un département aux mentalités « *enclavées* ».

Jules aime répéter « *Tel père, tel fils* ». Pour lui, c'est une devise. Il est dans une grande recherche de ressemblances avec son père.

Léa et Louise ont adopté cette devise à leur compte : « *Telle mère, telles filles* » ou même « *telles filles, telle mère* » !

L'Association des Parents Adoptifs d'Enfants Colombiens remercie ces parents de la confiance dont elle l'a honorée.

TEMOIGNAGE 5**Elena 20 ans, adoptée à l'âge de 4 ans 1/2****Retour au pays de naissance**

Je suis retournée en Colombie à l'âge de 16 ans. J'ai été adoptée à l'âge de 4 ans 1/2. Je suis partie avec ma mère.

Plus le voyage approchait, plus je me sentais bizarre. Dans l'avion, je me suis sentie troublée, bizarre : c'était fort ce voyage de retour dans le pays où j'étais née, le premier retour.

J'ai la double nationalité. Là-bas, je voulais montrer mon passeport colombien, mais un agent m'a demandé : « *Il est où le père ?* » On voulait l'autorisation de sortie du territoire de mon père. Or, nous n'avions pas prévu ce document. Cet incident m'a déstabilisée : j'ai failli pleurer. Heureusement, on m'a laissée passer mais on nous a demandé de nous procurer ce document. Ma mère m'a rassurée. Pendant deux jours, je ne me suis pas sentie bien et ma mère attendait anxieusement que mon père envoie le papier.

J'ai été, par exemple, toute bouleversée, toute bizarre, quand je me suis retrouvée dans une clinique, où l'on soignait des enfants. Je dis à tout le monde : « *La Colombie, c'est un beau pays. La seule chose, c'est qu'il ne faut pas montrer sa peur* ». Et ça, je le dirai toujours, quoi qu'il arrive.

Un soir, les amis Colombiens qui étaient avec nous nous ont déconseillé de sortir : il n'était que 8h du soir. Il y avait du monde dehors, mais je ne pouvais pas me permettre de sortir sans être accompagnée. J'ai vu des militaires arrêter des gens très brusquement, des jeunes, qui devaient monter dans des camions. Au retour, à la douane, j'ai dit à maman : « *Je ne sors pas l'autorisation de papa, on va voir ce qu'ils vont demander* ». Quand j'ai entendu : « *Il est où le père ?* », j'ai pu, toute contente, sortir ce fameux papier ! On ne peut pas me retirer mes parents. C'était juste la peur de retourner dans mon pays. J'ai toujours voulu retourner dans mon pays. Dès que j'ai su parler, dès que j'ai compris mon adoption, j'ai toujours voulu y retourner.

Avant, il ne fallait pas parler de la Colombie à mon père. Il voyait surtout les problèmes politiques, le problème de la drogue. Il y est retourné avec ma mère l'an dernier. Et il a beaucoup aimé ! Il a découvert un visage de la Colombie qui l'a réconcilié avec le pays. La Colombie, splendide ! Combien de fois je n'ai pas dit, petite : « *La France est un beau pays, mais la Colombie !* » J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour le pays. Un jour, j'ai même essayé de faire pousser du café de Colombie chez moi ! Que d'autres apprécient le café de Colombie, cela me fait plaisir.

Mes parents savent très bien que tout ce qui concerne Ingrid Betancourt est très important pour moi. Je suis vraiment très attachée à mon pays, et le sort d'Ingrid me tient très à coeur.

Un voyage, une quête...

Je ne suis pas allée en Colombie rechercher ma mère biologique. Comme je dis, elle m'a amené du bonheur et elle m'a amené du malheur. Le bonheur, c'est que j'ai eu ma

nouvelle famille, des amis, un métier. Le malheur, c'est que j'ai eu beaucoup de misère. Je suis retournée voir mon pays, les gens, et surtout pour avoir mon dossier d'adoption. Que pour ça : le pays et mon dossier.

Les bonnes paroles de maman, c'est bien, mais je voulais voir ce qui était vraiment écrit. Je la croyais, mais il me fallait une preuve.

En arrivant dans ma ville de naissance, en voiture, je me suis tue, j'étais angoissée. Je regardais les pancartes, à droite, à gauche. La route, le chemin de fer et le bidonville. Maman m'a demandé si je voulais descendre de la voiture, prendre une photo. Elle m'a proposé de faire elle-même cette photo, me voyant assez bouleversée. Mais j'ai refusé : « *Non, non, je veux que ce soit moi, comme ça, ça me rappellera que je l'ai prise, cet été, ici* ». Je voulais absolument le faire moi-même, je savais très bien que maman allait me laisser faire.

Dans la ville, j'ai reconnu deux choses, la place principale et le bâtiment de l'ICBF, là où mes parents sont venus me chercher. Mes souvenirs sont, bien sûr, liés aux photos, mais il me semble aussi qu'ils sont un peu dans ma tête.

J'étais partie pour mon dossier. On nous a fait entrer dans une pièce à archives remplie de cartons. Je me disais : il est là le mien ! J'étais bien enregistrée mais on ne savait pas où se trouvait le dossier. Nous avons dû repartir en France sans avoir obtenu mon dossier, avec la promesse qu'on me l'enverrait, mais je ne savais pas si je pouvais y croire.

Nous sommes retournées dans un orphelinat tenu par des soeurs. Nous voulions savoir si j'y avais séjourné. On n'a pas retrouvé mon nom dans les fichiers. Maman m'a demandé ce que je voulais faire. J'ai refusé de partir. Même si je n'avais pas vécu là, je voulais visiter cet orphelinat. Je l'ai trouvé soigné, joliment décoré. Je ne sais pas si c'était comme ça à mon époque. J'ai pleuré pendant toute la visite.

Nous étions en compagnie d'une maman et de sa fille, adoptée depuis quelques jours. La petite fille est venue vers moi me réconforter, me prendre la main pour la serrer fort. Elle comprenait.

J'aurais voulu visiter l'orphelinat où j'ai vraiment vécu. Mais nous n'en avons pas l'adresse. Une amie de maman a eu l'occasion de s'y rendre par la suite et nous en a envoyé une photo. Il ne reste que des murs. J'aurais préféré faire cette photo moi-même, mais bon, même si ce n'est pas moi sur la photo, cela me laisse des souvenirs. Il y a des choses que j'ai voulu voir, de mes propres yeux. J'ai senti la fraîcheur, la chaleur, j'ai vraiment senti le pays. J'ai senti les gens, et les Colombiens sont vraiment chaleureux.

Un jour, maman m'a dit au retour de l'école : « *Va voir, il y a quelque chose sur ton bureau* ». Je vois une grosse enveloppe. Ça a été un moment très fort. J'ai regardé mon dossier, mais je ne l'ai pas lu tout de suite. Un soir, peut-être le soir même, pendant les infos, j'ai laissé mes parents et je suis allée voir mon dossier. Je sais que j'ai des frères et soeurs. Je n'ai pas envie de les rechercher, c'est peut-être vache à dire mais c'est comme ça ! Je n'ai pas envie de les rechercher. Nos chemins se sont séparés.

Ma mère est arrivée dans ma chambre et m'a demandé si je voulais qu'on en parle. J'ai accepté. Elle m'a traduit ce qui était en espagnol. Je me suis encore plus représentée et imaginée comment j'avais été.

Quand je suis arrivée en France, je faisais des cauchemars. Mais ces cauchemars, c'était vraiment de la réalité. Je sais ce qu'est la misère. J'ai été maltraitée. Actuellement, j'ai

un caractère pas facile, c'est vrai. Je m'énerve tout de suite. Je prends les choses au premier degré. Ce qui est resté de quand j'étais petite restera toujours, mais ça va se calmer petit à petit. Mais c'est vrai que maman en souffre encore, de temps en temps.

Combien de fois je lui ai dit, je sais que ce n'est pas sympa, même encore maintenant : « *Je ne t'aime pas, tu n'es pas ma mère. Laisse-moi tranquille* ». Jamais mon frère ne lui a parlé comme ça, jamais aussi violemment que moi. C'est vrai que, pour maman, ce n'était pas facile. Petite, par exemple, je lui ai même demandé si je pouvais aller m'installer dans la famille d'une petite amie.

A une époque, je voulais changer de prénom. Mes parents l'avaient changé. Je leur en voulais. « *Réfléchis-bien, on fera tout pour toi, mais réfléchis bien. Si tu veux le faire, fais-le. Prends un prénom que tu aimeras* ». J'ai réfléchi. Finalement, j'ai gardé mon prénom. Maintenant, ça va. C'est une étape pour moi qui est passée. Mais le dossier, je le garde dans ma chambre : je peux avoir besoin de le toucher, simplement, pas de le regarder, mais j'ai besoin de sentir qu'il est là.

Ma mère s'est déjà inquiétée pour moi : « Le dossier te tracasse, je le vois bien. Veux-tu que je te le prenne ? » J'ai refusé. Il n'en est pas question. Je ne m'en séparerai jamais, il est dans ma chambre, il ne sortira pas de ma chambre. Pour moi, c'est mon trésor. C'est quelque chose qu'on ne doit pas toucher.

Des souvenirs...

J'avais douze ans. Depuis quelques temps, je m'installais dans la chambre de mes parents pour regarder des photos de Colombie qu'une amie de ma mère lui avait données. Un jour, maman m'a surprise dans sa chambre et m'a demandé ce que je faisais. Je suis partie en pleurant, mais elle a toujours été là pour parler de la Colombie et d'autres choses aussi.

Elle comprend très bien que tout me remonte. Il y avait une photo sur laquelle je passais très très vite. C'était une photo du marché. Là-bas, le marché, c'est autre chose : tout est au sol. C'est très sale !

Les enfants font les poubelles. Je restais bloquée devant ces photos. Tout me remontait en mémoire. Pour moi, le marché, c'était aussi le bidonville. De temps en temps encore, il m'arrive de regarder ces photos. Elles ne me font plus le même effet parce que, maintenant, je sais comment c'est, mais quand même, elles me troublent toujours un peu.

Ma mère biologique ne s'occupait pas de moi et me maltraitait. Alors, les voisins m'amenaient à l'ICBF, puis elle venait me rechercher. Puis, cela a recommencé malheureusement plusieurs fois. Et puis, un jour, elle a accepté que l'ICBF me trouve une famille, puisqu'elle ne voulait pas s'occuper de moi. Et puis voilà. L'ICBF a commencé à faire les démarches.

La tenue que j'avais sur la photo que mes parents ont reçue de moi, c'est celle que je portais le jour où ils m'ont vue pour la première fois. J'avais une robe rose, des petites chaussures brillantes noires, un serre-tête. J'ai encore tout cela à la maison. Je ne pourrai jamais donner ces affaires, maman le sait très bien.

Le jour de la rencontre avec mes parents et mon frère, je suis arrivée avec plusieurs autres enfants. Nous avons eu du transport, en train, en car. Ma mère a su cela après. Nous étions fatigués. Le contact avec mon frère s'est magnifiquement bien passé. J'ai joué avec lui, nous nous sommes amusés, nous nous sommes tout de suite entendus.

Quand j'ai vu ma nouvelle famille, j'ai eu peur, je me suis cachée, j'ai mis ma main devant mon visage pour me cacher. Je ne savais rien. Je n'étais pas du tout préparée. J'allais sur un chemin, mais sans savoir où j'allais, ni vers qui, ni pour combien de temps. Aujourd'hui, on me demanderait ce que je préfère, je répondrais évidemment que j'aurais aimé savoir ce qu'il allait se passer pour moi.

Ma mère m'a prise dans ses bras, elle m'a fait des câlins. J'ai compris petit à petit. Deux jours après, je ne voulais plus la quitter. Je lui serrais fort la main dans les centres commerciaux. Il m'est arrivé la même chose, il y a trois ans en Colombie. Je tenais la main de la petite fille qui venait d'être adoptée et nous étions dans un centre commercial. Elle me serrait très fort la main. J'ai dit : « *Maman, regarde comme elle me serre la main !* » Ma mère m'a dit alors que petite j'avais eu exactement la même attitude.

Je suis arrivée en décembre, un mois après c'était Noël. Un grand événement dans la famille de maman. J'étais la petite princesse de Colombie. Maman m'a raconté. C'était un Noël différent, un Noël qu'on n'oublie pas.

De quoi est-ce que je me souviens ? Je pense personnellement que mes souvenirs, c'est les cauchemars que je faisais. Par exemple, je me souviens d'un des cauchemars que je faisais. J'étais dans le train, avec maman. Un monsieur à côté de nous. Le train avance, j'aperçois une dame. Je vois une dame, mais en fait c'est ma mère de naissance. « *Non c'est pas possible, maman ! Regarde maman, là-bas, il y a ma mère !* » Là-dessus, je me réveillais.

J'ai souvent dit à ma mère : « *Maman, je peux rentrer dans ton ventre ?* » Aujourd'hui, je le dis pour rire.

Je me souviens des premières fois. Le premier jour de Pâques, ma première chute à vélo...

J'ai fait de la danse classique, comme maman. J'étais très souple. J'ai aussi eu beaucoup de facilités en natation, en natation synchronisée. J'ai fait beaucoup de sport. J'ai eu beaucoup de portes ouvertes.

J'aime beaucoup l'équitation, ma mère aussi, mais elle ne pratique pas. Un jour, j'ai eu envie de lui faire une surprise, je me suis arrangée avec mon moniteur pour qu'elle puisse monter à cheval. Elle était contente et moi aussi.

Ma mère a toujours fait pour mon frère comme pour moi. Elle m'a toujours dit : « *mon coeur est à toi autant qu'à lui. C'est la même bascule* ». Mais quand je suis arrivée, j'avais besoin de nombreux soins dentaires. J'avais beaucoup de problèmes pour m'exprimer, je n'avais pas assez de dents pour parler clairement. J'allais tous les jours chez le dentiste. Maman me faisait des cadeaux pour me consoler, m'encourager. Mon frère comprenait. Il ne s'est jamais moqué de moi.

Mon frère, on dirait vraiment un frère colombien tellement qu'il est brun.

Par contre, moi, j'ai un caractère très dur, latino. Mon frère, c'est quelqu'un de réfléchi, un peu timide. On a juste ça de différent.

Je n'aimais pas aller en bateau en famille et je ne comprenais pas pourquoi on ne me laissait pas le choix, pourquoi il fallait que moi aussi j'aille en bateau.

On quittait tout. On pouvait tomber dans l'eau. Je faisais une tête bizarre, je ne voulais pas aller avec les autres sur le pont mais je restais dans la cabine. Un jour, avant une sortie en mer, j'ai pu dire à mes parents : « *J'ai peur de me réveiller demain, qu'on soit en Colombie, que je ne sois plus avec vous* ». Ils m'ont rassurée. « *Mais non, tu es notre fille, pour toujours, pour la vie, jusqu'à ta mort.* » Je sais qu'ils ont signé. Quoi qu'il arrive, je serai toujours avec eux.

Je leur ai toujours dit que je voulais retourner en Colombie.

Objets-souvenirs...

Il y a des objets auxquels je tiens beaucoup : deux tenues et deux peluches. La tenue que je portais quand mes parents m'ont accueillie et que j'ai toujours gardée et une autre, un ensemble, que j'avais avec moi et que j'ai voulu porter jusqu'à l'âge de douze ans, au risque de le déchirer. Ces vêtements sont soigneusement pliés dans un carton.

J'avais aussi une peluche avec moi quand j'ai rencontré mes parents. Ma mère ne sait pas d'où vient cette peluche, moi non plus. J'ai toujours dormi avec. Elle a toujours été dans ma chambre, près de mon lit. Je l'ai appelée Cuchi. Je l'ai lavée, elle est devenue toute blanche. Je l'ai posée sur une étagère. Elle est toujours importante pour moi.

Mes parents m'ont offert une autre peluche quand ils sont venus me chercher, un chien bleu, que j'appelais « *pelo* » au lieu de *perro*, ce qui veut dire chien, mais je ne pouvais pas prononcer le « *r* ». Ce chien est dans le carton avec les tenues.

Je ne savais pas ce que c'était qu'un cadeau. Je n'ai jamais joué à la poupée, même si j'en avais un plein carton. Je tapais les poupées contre les murs. J'en avais une en porcelaine, je l'ai cassée. Aujourd'hui, j'adore les peluches. J'aime bien qu'on m'en offre. Je n'ai jamais rien jeté. Ça paraît bête mais je n'ai même pas jeté l'enveloppe du chronopost de mon dossier. Même leur enveloppe à eux, très très fine, j'ai tout gardé. J'ai déjà tous les objets artisanaux qu'on peut rapporter de Colombie. Je ne voulais pas repartir sans avoir un drapeau de Colombie. Ce drapeau, je l'ai accroché dans ma chambre.

Pour mes 20 ans, ma mère m'a demandé ce que je voulais, elle m'a parlé d'une émeraude. Elle m'a demandé si je préférais qu'elle m'en rapporte une de Colombie ou si je voulais qu'on l'achète ici. Je lui ai dit : « *Cela me ferait plaisir qu'elle vienne de Colombie. Ce n'est pas que je ne te fasse pas confiance mais j'ai vraiment envie de la choisir moi-même, c'est moi qui vais la porter et je préfère qu'on l'achète ici* ». Cette bague, c'est vraiment quelque chose de symbolique pour moi.

Il y a un autre bijou que je ne supporterais pas de perdre, c'est la gourmette en or que mes grands-parents m'ont offerte, avec mon nom d'un côté et, de l'autre, la date de ma naissance et celle de mon baptême. C'est le seul cadeau que j'ai d'eux, parce qu'après mon grand-père est mort. Un soir, au théâtre, j'ai perdu cette gourmette. Par chance, quelqu'un qui me connaissait l'a retrouvée. Je me suis juré que je ne la quitterai plus jamais. On a fait poser un fermoir de sûreté et, de temps en temps, je vais le faire resserrer chez le bijoutier. J'ai trop peur de perdre ma gourmette, mais je ne veux plus m'en séparer, je veux la porter tout le temps.

Ma mère, c'est elle qui subit tout, quand je m'énerve et tout ça. Mais ma mère, elle a toujours été là pour moi. Encore aujourd'hui, dans mes plus grands chagrins, elle est là. Elle comprend mes peines. Mes parents sont vraiment à l'écoute, avec mon frère c'est pareil. Quoi qu'il arrive, ils seront toujours là.

Si j'ai mon bac, la récompense, ce sera de retourner en Colombie. Bien sûr, j'apprécierais de faire une fête de famille, car j'ai vraiment envie de marquer les choses. Obtenir mon bac, ce serait un immense cadeau pour ma mère et pour moi.

***L'Association des Parents Adoptifs d'Enfants Colombiens
remercie cette jeune fille de la confiance dont elle l'a honorée.***

**Bruno adopté à l'âge de 5 ans :
un enfant adopté en fratrie, qui a aujourd'hui 30 ans**

Bruno fait partie d'une fratrie de 4 enfants adoptés à Noël de 1983. Il avait à cette époque 5 ans, une petite sœur de 3 ans, un autre frère de 6 ans et une sœur aînée de 8 ans.

« Ayant été adoptés grands, des souvenirs existent et se sont perpétués au sein de notre fratrie. On parlait de la Colombie ensemble. Nous avons plus de souvenirs que si nous étions tout seuls.

Nous habitons un village. Un jour, notre mère naturelle nous a dit qu'elle allait à la ville avec ma grande sœur (car nous étions 5 enfants). On ne les a plus jamais revues. Elle a laissé les quatre autres enfants et mon père. Mon père, quand il a vu cela, nous a envoyés dans un orphelinat de l'ICBF où nous avons été très bien préparés à l'adoption.

Nous sommes restés 2 ans là-bas et notre père est venu nous voir la première année. Après, j'ai appris par la suite qu'il était mort des suites de maladie. On ne savait pas trop ce qu'on allait devenir, mais au moins à l'orphelinat on s'occupait de nous, on avait à manger, on profitait du présent. On n'était pas à la rue, exposés à des dangers plus importants qu'à l'orphelinat.

Nos parents adoptifs ont fait beaucoup de démarches, y compris médicales avant de se tourner vers l'adoption. Un jour, ils ont reçu un coup de téléphone de l'œuvre par laquelle ils avaient postulé, et on leur a indiqué que quatre enfants étaient prêts pour une adoption. En raison de leur âge (plus de 6 ans), les deux aînés n'étaient plus admis à l'orphelinat, ce qui se soldait souvent à cette époque par se retrouver à la rue, voire des risques de prison à terme. Notre sœur aînée, malgré son âge (8 ans), avait été gardée à l'orphelinat eu égard à son importance pour l'équilibre de la fratrie. Mais l'arrivée du 2ème à l'âge de 6 ans faisait que la situation ne pouvait plus perdurer.

Vu l'urgence de la situation, nos parents adoptifs ont eu 15 jours de réflexion et ils ont dit oui. Nos parents avaient envisagé l'adoption d'un, voire deux enfants petits, mais ni enfant grand ni fratrie.

L'adoption s'est bien passée.

Durant leur séjour à l'orphelinat, tous les enfants savaient que d'autres enfants étaient partis dans des familles adoptives, ce qui constituait une bonne préparation. Notre sœur nous en parlait également, et même notre père nous avait dit que nous pourrions être adoptés. Nous n'avons eu que très peu de temps d'attente entre l'annonce de notre adoption et l'arrivée de nos futurs parents, juste le temps de recevoir un colis avec des photos de France. Nous savions que nous irions dans un pays où il y aurait de la neige, nous avons reçu des photos de nos futurs parents. Le top du top, c'est qu'il y avait un chien et qu'il y avait de la neige sur la photo. Comme en Colombie il n'y a pas de neige du tout, nulle part, la France nous paraît plus exotique que la Colombie.

Le manque de moyens de l'orphelinat avait comme conséquence une alimentation insuffisante (Bruno en a été réduit à manger de la terre). Mais, humainement, les gens de l'orphelinat étaient vraiment très bien, ils préparaient bien les enfants sur pas mal de choses. Je me souviens de veillées le soir pour les grands, avec de la guitare.

Nous quatre avons vécu des choses différentes et ne voyons pas les choses de la même façon, c'est normal.

Dans toute adoption, il reste un goût de quelque chose qui n'a pas été maîtrisé. C'est un moment où on nous oblige à avoir d'autres parents, et cela questionne. Comme tous les enfants adoptés grands, nous avons une maturité supérieure aux autres enfants, du fait de notre vécu. Comme des adultes, nous avons intégré très tôt qu'on ne fait pas tout ce que l'on veut dans la vie, qu'il y a des obligations auxquelles on n'échappe pas. Notre père n'avait pas eu d'autres choix que l'ICBF pour nous et nous l'avions accepté.

Notre but, même tout petits, était de rechercher comment faire au mieux avec des décisions prises par d'autres. Des choses sont imposées, mais il faut aller de l'avant, et savoir comment en tirer le meilleur parti. Je ne me suis jamais considéré comme un enfant « normal », au sens où j'ai toujours eu plus de maturité que les autres enfants, moins d'insouciance.

Notre sœur aînée qui allait sur ses neuf ans nous guidait et nous expliquait comment les choses allaient se passer et ce qu'il fallait faire. Neuf ans, en Colombie, c'est déjà grand. Elle nous a beaucoup pouponnés et nous avons une confiance aveugle en elle. Pour l'adoption, elle nous a dit « *voilà, on a une nouvelle famille, il faut leur faire confiance* » et puis voilà, on leur a fait confiance. Son rôle a été primordial, fédérateur, elle n'aurait pas réagi comme ça, nous n'aurions certainement pas réagi comme ça non plus. Alors qu'au fond d'elle-même, elle n'était pas forcément pour l'adoption. Mais le fait était là, il fallait donc faire au mieux pour elle et toute la fratrie, son sentiment personnel passait après.

L'intégration fut facile et rapide au sein de notre nouvelle famille. En six mois, nous parlions français sans accent, notre intégration fut plus rapide que la moyenne. Nous avons tous les paramètres en tête. Nous savions que c'était problématique, nous quissions notre pays, notre père, mais nous savions que c'était mieux pour notre avenir, que c'était MIEUX. Nous savions aussi que rien n'était joué, et que c'était super parce que nous avons des parents. C'était un nouveau départ.

Mes parents ne parlaient presque pas espagnol, mais cela n'a pas posé de problème, on s'est compris très vite. La langue permet de se comprendre sur certaines choses, mais ne pas pouvoir échanger dans une langue commune permet aussi de développer d'autres points, c'est ce qui s'est passé dans notre famille.

Lors de l'entrega, ma petite sœur s'est tout de suite jetée dans les bras de mon père. Tous les quatre, plus ou moins progressivement, nous sommes allés à fond vers mes parents. Le plus méfiant a été mon grand frère, qui a toujours été un peu plus sur la réserve que les autres. Ma grande sœur, gardant encore sa place, a fait les présentations : « *Et bien voilà nos nouveaux parents, soyez bien avec eux.* » En quelques jours, les liens étaient faits. Toujours grâce à notre sœur aînée.

Lors de la convivencia, il n'y a pas eu de moment de rejet, de crise. Pendant la première semaine, j'ai juste testé un peu mes parents. Je piquais ma colère, souvent, mais mon père m'a recadré et il n'y a plus eu de problème. Quand je n'étais pas content, je me mettais tout nu. Un jour, mon père m'a caché mes vêtements. Je ne les ai pas retrouvés et je n'ai plus recommencé.

Nous avons tous changé de prénoms et nous en sommes ravis. Il n'y a pas de règle en fonction de l'âge pour changer ou pas le prénom, tout est dans la manière dont cela est fait par les parents.

Notre vie, pendant longtemps, et même encore maintenant, a été très basée sur l'instant présent. On vit chaque jour à 100%. Quand on donne notre confiance, c'est à 100%. On a grandi sans savoir de quoi le lendemain serait fait. Donc on profite de l'instant présent.

Par exemple, arrivés en France, on vivait pleinement les instants présents mais comme on doutait de la persistance des choses, on cachait de la nourriture sous les oreillers. La journée s'était super bien passée, j'étais heureux, mais le lendemain ? Même si nos parents nous rassuraient en nous promettant qu'il y en aurait encore le lendemain, qu'ils seraient là, que nous aurions à manger, on était dans l'incertitude.

C'est avec l'école que nous avons commencé à ressentir que nous étions dans une famille pour longtemps, commencer à nous projeter un peu vers l'avenir, à perdre ce sentiment d'incertitude avec lequel nous avons vécu jusqu'alors.

Mes parents ont un groupe d'amis très important, et beaucoup d'activités. Nous n'étions jamais à la maison le week-end. Mes parents l'ont fait inconsciemment, mais cela nous pesait à la fin. Par moment, nous étions surexposés, on pouvait avoir l'impression que c'était pour nous montrer. Quand on arrivait chez des amis, c'était « *Ah qu'ils sont adorables vos quatre petits enfants ! Alors comment ça s'est passé l'adoption...* », etc. Jamais méchamment, mais souvent ce regard particulier, qui nous exposait. On l'a dit un jour à nos parents et nous sommes alors partis moins souvent.

En France, nous avons été accueillis comme des rois par tout le monde. Au village où nous habitons, il y avait moins de deux mille habitants. Nous étions vus comme des OVNI. Il y avait peu d'adoptions à cette époque-là, surtout quatre enfants venant de Colombie. Le dimanche, il y avait des gens qui venaient même voir aux fenêtres comment cela se passait. Il y avait des dons de vêtements, spontanés, des sacs déposés comme ça...

Mes grands-parents des deux côtés nous ont très bien intégrés, tout de suite. Ils nous ont considérés comme leurs petits-enfants dès le départ. Et nous, de notre côté, on les considère aussi comme nos grands-parents, depuis le début.

Mes parents avaient entrepris des démarches auprès de l'instituteur pour expliquer l'adoption. Il avait bien le projet en main et nous a beaucoup aidés lors de l'intégration à l'école, qui s'est bien passée. Nous sommes arrivés en France en décembre, et dans quelle classe mettre mon frère de 7 ans et ma sœur de 9 ans qui ne lisaient pas le français ? Heureusement, l'école a vraiment joué le jeu et a mis en place un programme personnalisé afin que, progressivement, chacun retrouve la classe correspondant son âge.

Nous avons été un peu scolarisés à l'orphelinat, mais la scolarité n'est pas la même. Il fallait surtout apprendre une nouvelle langue, les conjugaisons, la grammaire française tout en tenant compte de nos âges. Au niveau de l'école, de gros efforts ont été faits pour nous mettre à niveau rapidement. Ensuite, ma grande sœur et mon grand frère ont pu sauter une classe. Moi j'avais un an de retard, mais ça se passait bien et je ne voulais pas forcément sauter de classe. Nous les garçons, on a eu des facilités plus importantes que nos sœurs, au niveau scolaire, il n'y a jamais eu de problème à l'école.

Mes parents ont été très bien suivis jusqu'en Colombie, mais après ils ont été livrés à eux-mêmes. Ils sont, par contre, très sociables. Ils ont expliqué ce qu'il fallait à notre entourage, à la famille et tout le monde a très bien compris.

Après, faire ci ou ça, c'est surtout dans la manière dont les choses sont faites. Deux voies différentes peuvent être suivies par tel ou tel couple de parents, et fonctionner toutes les deux, ou ne pas fonctionner toutes les deux.

On était grands, on se rappelait de tout, mais nos parents ne nous ont jamais questionnés sur ce qu'on avait vécu avant. Par contre, à table, nous on en parlait quelquefois, tranquillement, des anecdotes, et ça se faisait toujours naturellement.

Quelquefois, tous les quatre, nous parlions de la Colombie, là aussi de manière naturelle, mais on ne racontait pas ça à tout le monde. Au moment de la fondation de l'association, dont j'ai été le premier président, il a fallu que je raconte des choses sur la vie à l'orphelinat, sur cet endroit, pour qu'on me soutienne et qu'on s'investisse. Mes aînés m'ont alors fait reproche de dévoiler des choses qui nous concernaient nous uniquement. Mais après, ils ont compris que si l'on voulait aider les autres, il fallait que nous fassions part de notre expérience. Il fallait que nous perdions cette pudeur, que nous nous mettions en avant. Maintenant, c'est ma petite sœur qui est vice-présidente de l'association.

J'ai toujours parlé librement de mon histoire et cela m'a appris des choses sur moi-même. Quand on s'expose, on doit savoir répondre aux questions. Je n'ai jamais pris le regard des autres comme une agression ou une indiscretion.

Nous avons un groupe d'amis nombreux, notamment au sein de l'association, fondée il y a 7 ou 8 ans, destinée à aider notre orphelinat. On se reçoit, on se rencontre souvent, les liens sont forts.

Mon frère, par exemple, passe une bonne partie de ses vacances chez moi et ma femme. Je suis revenu en Colombie avec l'association et j'ai eu la chance de retrouver les 13 personnes que nous avons connues à l'orphelinat. Il y a toujours des gens connus en 1983 qui travaillent là-bas.

Non seulement l'association aide l'orphelinat, mais se met aussi en contact avec d'autres enfants colombiens adoptés. On peut les aider à mieux vivre leur adoption. D'autres enfants ont eu la même expérience et peuvent leur faire partager leur vécu et leur histoire. S'ils souhaitent retourner en Colombie, on les aide. Ce n'est pas un problème d'aller en Colombie, mais il ne faut pas y aller n'importe comment. Il faut avoir les idées claires. Pourquoi on y retourne, que va-t-on y chercher ? On peut leur dire ce qu'ils vont y trouver. S'ils ont un gros malaise en France, d'ordre relationnel ou existentiel par exemple, et qu'ils veulent quitter la France pour le régler, il faut savoir que si certains soucis ne sont pas réglés en France, ils ne le seront pas plus en Colombie.

Il y a des réponses qu'on peut trouver en Colombie, d'autres qu'on ne trouvera ou retrouvera sans doute jamais et il y a des problèmes qui restent portés que ce soit en France ou en Colombie tant qu'ils ne sont pas résolus.

J'ai toujours été très actif dans le domaine associatif : bénévole, moniteur, animateur d'un groupe de réflexion de la paroisse, direction d'une équipe de foot. Ma femme, très impliquée également dans le domaine humanitaire, m'a dit que ce serait bien que l'on monte une association. Alors, face à l'investissement personnel que cela représente, j'ai trouvé la motivation dans une association qui aide notre orphelinat.

Cette association, c'est une dette dans le sens où si l'on peut apporter son aide, on le fait. Ce n'est pas une dette prise comme un devoir, poussé par la culpabilité.

Ce n'est pas la culpabilité qui m'a poussé, c'était pragmatique : c'était le meilleur moyen de trouver la motivation et donc de réussir l'association. En plus, on connaissait les gens que nous voulions aider et leurs besoins.

Je me définis comme un être humain. Je suis humain avant d'être français ou colombien. Je suis un être humain qui a une histoire individuelle, avec beaucoup de choses qui me rattachent à la France. S'il fallait me caser quelque part, qu'on me mette Français, il n'y a

pas de problème. Mais c'est débile de vouloir caser les gens. Franco-colombien, ce serait encore mieux. Et encore mieux, citoyen du monde, avec un vécu en Colombie, un vécu en France et puis voilà. Je suis un mélange de manières de faire colombiennes et françaises. Je ne suis pas que Français. Je le savais avant mon voyage en Colombie, et ça l'a confirmé.

Lors de mon voyage en Colombie, j'ai remarqué que le corps avait une mémoire. On va dans une rue, et là un parfum vous rappelle votre enfance. Vous commandez un plat inconnu et lorsque vous le mangez, vous le reconnaissez.

Je n'idéalise pas la Colombie. Je ne la rejette pas. J'en fais une force. Mon histoire m'a fait comprendre des choses. Par exemple, j'ai beaucoup de responsabilités dans l'entreprise où je suis, mais je ne suis pas stressé. Je sais que je peux être viré pour une bonne ou une mauvaise raison. Tout peut changer du jour au lendemain. Le plus important, c'est de savoir si moi, ma famille, sommes heureux.

J'ai eu l'opportunité de revoir ma famille d'origine, mais je n'en ai pas eu envie. Arrivé en Colombie, on m'a dit : « *Tiens, tu peux retrouver ta famille.* » On m'a donné des tuyaux. Il y a des questions qui sont des quêtes, interminables, sans vraie réponse. Dans l'adoption, il y a des questions de cette nature, sans réponse satisfaisante. Par exemple : « *Pourquoi ai-je été abandonné, pourquoi est-ce arrivé à moi et pas à d'autres, pourquoi en France ?* ». Ce sont des questions qui hantent. On aurait les réponses, on se sentirait mieux, mais le problème, c'est qu'il n'y a pas de réponse.

Mais ce n'est pas parce que l'on n'a pas répondu à ces questions qu'on ne peut pas vivre, qu'on ne peut pas aider les autres, qu'on ne peut pas être quelqu'un de bien. D'ailleurs, ça aide de savoir que d'autres se posent les mêmes questions existentielles, sans avoir de réponse. Ça rassure et ça débloque. On ne demande pas aux gens de savoir répondre à tout. Il faut juste avoir les idées claires. Je connais, par notre association, une jeune fille adoptée qui voulait retourner en Colombie, sans trop savoir pourquoi elle y allait. Cela a créé un cataclysme dans sa famille. On a juste éclairci certaines questions, et maintenant toute la famille y va, soudée, les gens ont moins peur.

C'est la manière qui est importante.

Ce qui peut faire échec à un projet d'adoption ou de retour, c'est le fait de ne pas savoir où l'on s'aventure, d'avoir peur de choses qui pourraient arriver, de ne pas vouloir parler de telle ou telle chose. Le jour où ça arrive, cela ne se passe jamais bien. Si on sait consciemment que ça peut arriver même si on n'a pas de solution ou de réponse, c'est mieux, ça évite les angoisses, la culpabilité. Souvent, les parents se posent moins de questions, sont moins clairs avec eux-mêmes après l'adoption qu'avant, et cela peut être dommageable. Il faut toujours rester en veille pour ne pas louper des tournants importants. Mais c'est un peu vrai pour n'importe quelle situation. Il faut veiller à ne pas s'endormir sur son train-train.

J'ai une fille. Je la considère comme ma fille mais, avant tout, c'est une personne qui vit sur terre. Le lien de sang est très important, mais ce n'est pas ça qui fait tout. Mes parents le sont devenus, et je les aime comme tels, par un lien d'amour. Je veux que ma fille le soit par ce même lien. Dans beaucoup de familles françaises, on fait des choses « *parce que c'est ma famille* », on a un autre regard « *parce que c'est ma famille* ». Dans notre famille, on a ce regard à cause de l'estime qu'on porte à l'autre, pas à cause du lien familial, que ce soit avec mes parents ou avec mes frères et sœurs. C'est la personne qui prend le dessus, ce n'est pas le titre. Mon frère est mon frère, mais d'abord c'est un ami. Le fait que ce soit mon frère est important mais c'est encore plus fondamental que ce

soit un ami. J'espère qu'avec ma fille, j'arriverai à établir ce type de relation. Je l'aime parce que c'est ma fille mais encore plus par la relation que nous avons.

Par contre, c'est très important d'être « *fils de* », d'avoir une inscription dans une famille, dans une lignée. C'est le sentiment d'appartenance, d'appartenance à un groupe, à un clan. Mon nom de famille est très important. L'adoption m'a apporté la capacité à intégrer et dépasser le cadre unique de la famille, lui a fait perdre son côté réducteur. J'aime énormément les gens de ma famille, et j'aime tout autant les autres personnes.

La fratrie est très soudée. On n'a jamais fait bloc contre mes parents, mais la fratrie a gardé une connivence et des antennes que mes parents ne peuvent partager complètement. D'ailleurs, mon beau-frère, au début, se demandait où il était. Avec notre vécu commun, on se comprend sans rien dire. On a des relations que lui n'a pas avec sa propre fratrie. En plus, lui vient d'une famille recomposée : il n'a pas ces liens. Ce qui les tient le plus, c'est « *l'organigramme* », les liens officiels de parenté. Ca lui a fait bizarre notre manière de voir les choses mais il la comprend mieux aujourd'hui.

A l'adolescence, des choses sont remontées à la surface, surtout pour ma grande sœur. Ce n'était pas facile à vivre, mais nous sommes restés malgré tout très soudés.

Ma grande sœur a toujours eu le rôle en-dessous des parents. Lorsqu'ils étaient absents, c'est elle qui nous dirigeait plus ou moins, mais elle s'est très bien fondue en tant qu'enfant. Elle n'a jamais vraiment eu d'enfance, elle a toujours eu la responsabilité de nous trois. Et ça a pesé. Elle a fait une grave crise d'adolescence et c'est là qu'on s'est rendu compte du poids qu'elle avait. D'ailleurs, même si elle n'avait plus son rôle de meneuse avec nos parents, certainement qu'elle en gardait le poids inconsciemment.

Avec ma grande sœur, lorsqu'elle a eu cette grave crise, mes parents ont d'abord réfléchi comme on le fait naturellement : « *C'est notre fille, donc il faut tout faire.* » Moi j'ai été très clair avec elle, je lui ai dit que si elle continuait à créer plein de problèmes et notamment à mon grand frère, cela n'irait pas. Je lui ai dit grosso modo : « *Soit tu changes, soit tu dégages* ». Aujourd'hui, elle me remercie d'avoir dit ça, ça l'a aidée à prendre conscience qu'elle n'avait plus la responsabilité de tous. Si une personne, de ta famille ou non, ne veut pas être aidée, vouloir l'aider quand même génère plus de problèmes qu'autre chose, on ne peut rien faire, il faut attendre de pouvoir.

Je l'ai remise à sa place ma grande sœur. On a tous gagné en autonomie, c'est normal. Mais inconsciemment, je crois qu'elle aura tout le temps la responsabilité de ses deux frères et de sa sœur, c'est compréhensible.

Même avec des conséquences négatives comme celle-ci, la fratrie c'est une grande force, c'est ça qui nous a permis de nous intégrer aussi vite. Qu'on soit grand, c'était plus compliqué pour l'école et pour le retard vis à vis des autres du même âge, mais ça nous a aidés plus que ça nous a desservis.

Je sais que ça ne s'est pas passé aussi bien pour d'autres adoptions. La différence tenait peut-être à ce que nous étions quatre et à la chance qu'on a eue d'avoir ces parents-là, qui ont agi et parlé avec nous comme ils l'ont fait. »

L'Association des Parents Adoptifs d'Enfants Colombiens remercie Bruno de la confiance dont il l'a honorée.

FICHES

FICHE 1

L'ENFANT COLOMBIEN : PROFIL ET HISTOIRE PRE-ADOPTIVE

I/ Quelques éléments de lecture pour comprendre et appréhender l'enfant « grand » de 5 ans et plus.

Ce qui pose souvent problème dans l'adoption des enfants « *grands* », c'est le décalage entre l'enfant attendu et l'enfant qui arrive, décalage qui se traduit souvent par de l'incompréhension mutuelle.

1- Ce que les adoptants attendent

- Un enfant orphelin ?

Les personnes qui veulent adopter un enfant demandent souvent de préférence « un orphelin ».

Les adoptants préféreraient ce statut d'orphelin, qui ôte à l'adoption son lien avec l'abandon, à celui d'enfant abandonné.

Les enfants grands ne sont pas orphelins. Ce qui signifie que les parents vont devoir « *faire avec* » la place spécifique donnée à la mère ou aux parents biologiques.

- Un enfant qui va s'attacher à eux ?

Comme chez tout parent adoptant, l'idée que des liens affectifs vont se mettre en place est prédominante. Or la mise en place des liens n'est pas toujours facile.

2 - L'enfant dit « grand »

L'enfant de 5 ans et plus est considéré par les « *développementalistes* » comme l'enfant de la période « *de latence* ». Ce qui veut dire que, les premiers temps de son développement psychoaffectif étant passés, cet enfant est désormais dans la pensée commune :

- En âge d'apprendre à lire et à écrire ;
- Capable de prendre seul soin de son corps ce qui signifie se laver, s'habiller, se nourrir seul ;
- En âge de commencer à s'intéresser à ce qui se passe autour de lui avec curiosité, voire désir d'apprendre ;
- En âge de se montrer sociable ;
- En âge de rester seul dans un milieu familial sans s'inquiéter.

Les adoptants comme tout un chacun attendent que leur enfant en soit à ce stade de son développement. **Ils ont parfois des surprises !**

Le comportement de leur enfant « *grand* » n'est pas toujours facile à décrypter.

3- Quelques clefs pour mieux comprendre ce qui se passe

L'information des adoptants en amont de leur rencontre avec l'enfant devrait, a minima, leur donner des pistes : lorsqu'il y a survenance de difficultés dans l'intégration de l'enfant dans sa famille ; lorsque l'attitude de l'enfant est incompréhensible ; lorsque les parents commencent à se désespérer et ne savent plus comment faire... Ces troubles sont à reconsidérer au regard de ce que l'enfant vit et a vécu.

II/ Caractéristiques et conditions de vie des enfants colombiens proposés à l'adoption internationale

1- Profil des enfants proposés à l'adoption internationale

- les enfants les plus jeunes proviennent généralement d'abandon précoce ;
- **les plus grands ont une histoire personnelle** dont il faudra tenir compte au moment de la décision d'acceptation de l'enfant (ces enfants de plus de 5 ans sont proposés à des adoptants de plus de 42 ans ; le délai peut être très rapide, de quelques mois) ;
- fille ou garçon ;
- fréquentes **pauvreté et négligence** parentales, causes de carences nutritionnelle et affective (voire de retard psychomoteur) ;
- fréquence de l'absence de père, de compagnons de passage et addictions de la mère de naissance (tabac, alcool, substance psycho-active) ;
- vie en bidonville ou milieu rural à l'écart de toute scolarisation régulière ;
- les enfants colombiens proposés à l'adoption sont généralement métis ;
- de religion chrétienne prédominante.

Le rapport relatif à l'enfant est généralement très complet en Colombie.

Selon les termes de la Convention de La Haye (CLH-93), il s'agit « *d'un rapport contenant des renseignements sur l'identité de l'enfant, son adoptabilité, son milieu social, son évolution personnelle et familiale, son passé médical et celui de sa famille, ainsi que sur ses besoins particuliers* ».

Il doit donc toujours comprendre :

- 1- le statut juridique et l'histoire de l'enfant
- 2- le dossier médical de l'enfant
- 3- son livre de vie, voire des photos.

En Colombie, il comprend le descriptif de l'histoire de l'enfant (motifs de son abandon, types de placements), de sa famille et sa place dans une fratrie le cas échéant, les conditions de vie dans lesquelles il a évolué (travail dans les champs ou à la ferme, vie en bidonville, délaissement de la part des parents laissant l'enfant livré à lui-même, ne s'alimentant pas à sa faim, en manque d'hygiène, s'occupant des autres enfants de la fratrie, exercice de la mendicité, négligence ou maltraitance de la part des parents).

NB : Les adoptants sont invités à la prudence quant à la communication in extenso à leur entourage des éléments figurant dans le rapport sur l'enfant, qui constitue son histoire personnelle et lui appartient. Ils risqueraient de le regretter ultérieurement.

Eux-mêmes doivent à la fois en prendre connaissance de façon approfondie, mais savoir s'en défaire lorsque l'histoire est lourde et difficile afin de ne pas marquer sur le long terme ou entraver le devenir de leur enfant.

Qualité du dossier médical de l'enfant

Le dossier médical est le plus souvent complet et fiable.

L'ICBF (Instituto Colombiano de Bienestar Familiar) essaie dans tous les cas d'informer au mieux sur l'histoire connue et l'état de santé global de l'enfant dans le rapport relatif à l'enfant (RRE) présenté lors de la proposition d'enfant. Aucun élément n'est occulté.

Les dossiers décrivent le comportement et le développement psychomoteur de l'enfant pour l'âge, de façon documentée. Le stade de développement moteur, de langage, du graphisme, de l'attention et des capacités relationnelles de l'enfant avec sa mère substitutive et ses pairs (autres enfants présents dans la famille d'accueil) est précisé, ainsi que, dans certains cas, les possibilités de progression de l'enfant.

Il est possible, si nécessaire, de demander à l'ICBF un complément d'informations et/ou des examens complémentaires lors de la proposition d'enfant, ce qui peut être considéré comme une marque d'intérêt pour l'enfant. La demande doit être rédigée de la façon la plus précise possible et l'ICBF se montre toujours ouvert aux questions des futurs parents.

Les examens complémentaires faits sur place sont aux frais des adoptants. En cas de refus (motivé) de la proposition d'enfant par les adoptants, ils pourront être utiles à la famille suivante. Cette démarche est considérée par l'ICBF comme un intérêt manifeste pour l'enfant proposé. Les adoptants n'en seront pas pénalisés et se verront ultérieurement proposer un autre enfant.

Le dossier détaille les habitudes alimentaires (les aliments auxquels l'enfant serait éventuellement allergique), ses heures de sommeil (heure à laquelle il se lève, s'il fait la sieste ou non, l'heure à laquelle il se couche, s'il dort dans le noir ou non - en famille de substitution, les enfants sont souvent plusieurs par chambre donc l'enfant peut avoir peur de dormir seul), ses habitudes de toilette (s'il se lave tout seul ou s'il lui faut de l'aide). Il est important de préserver la pudeur de l'enfant, notamment s'il a subi des maltraitements sexuels. Il est très fréquent que les enfants n'aient pas l'habitude de la baignoire donc cela peut leur faire peur.

L'ICBF mentionne généralement les aptitudes de l'enfant en matière d'autonomie et d'autocontrôle. Normalement, un enfant de 5 ans et plus doit être autonome pour s'habiller, prendre ses repas et faire sa toilette. Il est donc important pour les parents adoptifs de ne pas faire régresser l'enfant en l'accompagnant dans tous ces gestes de la vie courante.

Par ailleurs, beaucoup de ces enfants n'ont pas l'habitude d'évoluer dans un cadre d'éducation structurée. Ils ont pu être totalement livrés à eux-mêmes et avoir été entraînés par les parents à pratiquer le vol ou la mendicité. Le placement en famille de substitution aura été leur premier contact avec une cellule familiale organisée.

Il est souhaitable, pour les parents adoptifs, de ne pas imposer leur modèle éducatif trop brutalement tout en mettant, malgré tout, des limites aux volontés de l'enfant. L'enfant peut refuser ce que lui proposent ses parents adoptifs si cela provoque chez lui une aversion, un dégoût ou une peur.

Il importe que les parents aient, grâce au dossier ou aux informations données par l'ICBF, **fait connaissance avec leur enfant** avant même de l'avoir rencontré afin de respecter le rythme et les habitudes de ce dernier **qui fournira un énorme effort pour**

s'adapter à sa nouvelle famille et à sa nouvelle vie. Comme les parents, **l'enfant a ses propres attentes**. Si le dossier ne comporte pas ces éléments, il sera important de recueillir ces informations auprès de l'ICBF quand vous irez à la rencontre de votre enfant.

Il peut arriver, au cours de la préparation qui lui est faite par l'ICBF en vue de la rencontre avec ses parents adoptifs, que l'enfant s'imagine que ses futurs parents lui offriront tout ce qu'il souhaite (sachant que l'enfant n'a quasiment aucun bien en propre lorsqu'il est en famille de substitution). Il faut alors une grande vigilance des parents pour répondre aux désirs « *matériels* » de l'enfant et bien communiquer avec lui pour être au clair sur ces aspects (ce qui suppose que l'un ou l'autre des parents connaisse un minimum de langue espagnole !!!).

2- L'histoire pré-adoptive de l'enfant

Au regard de la connaissance actuelle de l'histoire pré-adoptive et de l'état de santé des enfants colombiens confiés à l'adoption internationale, il apparaît utile d'informer les adoptants français des troubles éventuellement rencontrés chez ces enfants.

En effet, la violence intrafamiliale est très répandue en Colombie. La violence verbale est la plus fréquente (33%), suivie d'une violence physique (19,3%) et en troisième lieu de violences à caractère sexuel (5%).

Presque tous les enfants « grands » proposés à l'adoption font l'objet d'une décision judiciaire qui prive leurs parents biologiques de l'autorité parentale.

Les causes de ce retrait d'autorité sont toujours à mettre sur le compte de négligences ou de maltraitances de la part des parents.

Les enfants sont majoritairement accueillis dans des « *familles substitutives* », moins souvent en institution (pouponnière, orphelinat). En famille de substitution, l'enfant nommera la maman « *tía* » et le papa « *tío* » et jamais « *mamá* » ou « *papá* » (qui signifie maman et papa en espagnol).

Une fois recueilli, l'enfant sera dès que possible scolarisé au jardin d'enfant puis à l'école, mais avec parfois un niveau scolaire très inférieur à celui de son âge.

Les enfants sont le plus souvent bien préparés en vue d'adoption. Le principe de prise en charge des enfants comprend **2 étapes** : la « *restructuration de l'enfant* » avant adoption et la « *préparation spécifique à l'adoption* ».

Lorsqu'il y a eu maltraitance, cela signifie que l'enfant a subi des violences, de la brutalité, voire des maltraitances d'ordre sexuel. A l'évidence, même chez un enfant très « *résilient* », l'histoire de ce qu'il a vécu avant d'être retiré à la garde de ses parents impacte sur son développement psychoaffectif.

Dans ce type de circonstances, un enfant se referme, se replie, perd confiance en l'adulte et dans le monde environnemental qui l'entoure. A la violence reçue, il répond souvent lui-même par de la violence, n'ayant pas vraiment intégré d'autres modes de communication que l'agressivité. Lorsque sa sécurité affective a été malmenée, l'enfant est en manque de confiance et il se « *défend* » comme il peut de ce qu'il perçoit comme pouvant être dangereux pour lui. Ainsi il arrive que l'enfant vole, mente, fugue, détruise ses vêtements et ses jouets...

Tous ces comportements sont extrêmement difficiles à supporter pour les parents qui croient qu' « *avec de l'affection, on arrive à tout* ».

Il faut aux parents une dose infinie de patience et d'équilibre pour maintenir, sans trembler, le cap de l'éducation.

La clef étant la confiance à donner aux enfants : « *tu fais ça, mais, malgré ton comportement, je suis ta mère (ton père) et je le resterai* ».

Savoir être des « *passeurs* »

A cet âge de l'enfant (5 ans et plus), être parent adoptant nécessite d'être en quelque sorte des « *passeurs* ». Adopter à cet âge, c'est assurer une transition, un métissage entre deux mondes, c'est aimer assembler des éléments différents.

Une période de transition devra s'opérer car « *son enculturation* » est profonde : corporelle (langue, goût, puériculture, habitudes de vie au sens large...) et intellectuelle (éducation, valeurs) transmise par sa mère de naissance et tous ceux qui l'ont entouré. Même s'il n'a pas les mots pour le dire.

Faisant suite au bouleversement de l'adoption « *par des inconnus, dans un pays inconnu* » aux yeux de l'enfant, sa vie doit (re)prendre forme et régularité : une unité de temps, de lieu et d'action lui sera, dans un premier temps, indispensable pour « *renaître* » sereinement auprès de ses parents.

Dans cet esprit, et en lien avec leur médecin traitant, il est conseillé aux parents adoptifs de ne pas rester isolés. Ceux qui en éprouveraient le besoin peuvent se rapprocher d'une des « *Consultations adoption* » la plus proche de leur lieu de domicile (coordonnées à l'AFA ou auprès du correspondant départemental AFA de votre Conseil Général), d'une psychologue de leur choix afin de poursuivre cette réflexion ou participer aux groupes de parents organisés par EFA (par tranches d'âge des enfants). Vous pourrez enfin trouver une aide précieuse auprès de l'association de parents adoptifs d'enfants colombiens (APAEC).

NEGLIGENCE, MALTRAITANCE VERBALE OU PHYSIQUE

Parmi les enfants grands, un nombre important a pu subir des mauvais traitements (maltraitance psychologique, physique et/ou à caractère sexuel avec parfois hospitalisation), à l'origine d'une déchéance de l'autorité parentale. Ces négligences et maltraitements ont des répercussions de degré variable sur le développement psychomoteur de l'enfant.

L'enfant bénéficie alors d'une prise en charge sociale et psychologique réglementée par l'ICBF.

Les négligences de la mère sont le plus souvent dues à son indigence et/ou son addiction à la drogue ou l'alcool, voire à l'exercice de la prostitution. Pour toutes ces raisons, l'enfant peut avoir été confié à une voisine ou à la grand-mère par la mère qui disparaît ensuite sans laisser de nouvelles. Ces dernières, n'ayant elles-mêmes que peu de moyens pour subvenir aux besoins de l'enfant, le confient aux services de protection de l'enfance de l'ICBF. Dans le cas des fratries, il est très fréquent que les enfants n'aient pas le même père. Les enfants sont souvent issus des bidonvilles de grandes villes ou du monde rural. Ils vivent dans une grande promiscuité avec les autres membres du foyer (souvent une seule pièce pour toute la famille), ce qui laisse présager qu'ils assistent parfois aux relations sexuelles que la mère peut avoir avec différents compagnons. Il arrive que le dossier de l'enfant précise qu'il a été victime d'attouchements sexuels ou d'abus sexuels de la part desdits compagnons de la mère.

Il arrive aussi parfois qu'après retrait des enfants, leur mère soit suivie par des équipes de travailleurs sociaux et psychologues de l'ICBF. Si, à la suite de ce suivi, la mère montre une amélioration de ses capacités à prendre en charge ses enfants, l'ICBF replace les enfants avec leur mère tout en s'assurant du respect des droits des enfants. En cas d'échec, les enfants repartent en famille de substitution, après recherche, le cas échéant, de placement dans sa famille élargie.

Les conséquences sont diverses

Si l'on se réfère à l'expérience de l'AFA, outre ou parfois conséquences de la maltraitance, les troubles de santé rencontrés ont été les suivants : retard staturo-pondéral, malnutrition, retards de langage nécessitant un suivi en orthophonie, retards de développement psychomoteur légers ou plus sévères, hyperactivité, anxiété, agressivité, repli sur soi et difficultés de sociabilité.

Cette acceptation de la réalité de la maltraitance chez les plus grands suppose une maturation réfléchie et pesée quant à la connaissance de ses propres limites en tant que futurs parents, avant toute prise de décision. Ce module est destiné à apporter un appui à la préparation à une telle adoption.

FICHE 3

CONDITIONS DE RESILIENCE

F.3

Capacité de résilience de l'enfant, Enjeux psychiques face à la maltraitance subie

La maltraitance physique, psychologique et/ou verbale est toujours une expérience vécue comme traumatique, même si les traces en sont invisibles. Lors des violences, l'enfant ne comprend pas ce qui se passe ou n'est pas en capacité de mettre des mots sur ce qu'il vit. Le traumatisme inhibe et un temps d'élaboration lui est nécessaire avant de traduire et révéler sa souffrance.

- **Ce temps de compréhension est essentiel**

En Colombie, avant même de recevoir une préparation spécifique à l'adoption, l'enfant aura souvent été accompagné dans ce processus en fonction de son histoire, de sa fratrie éventuelle et de son âge. Chaque histoire de vie est différente et l'intervention pourra varier dans ses modalités, les professionnels ayant à son égard une parole adaptée à sa maturité affective. Certains enfants manifestent une hyper adaptation au traumatisme, qui devra être repérée afin de lui permettre de « lâcher prise » et de se laisser accompagner. Beaucoup ont une capacité de résilience, d'autant qu'elle saura être étayée par un adulte en qui il a confiance.

- **Dans un deuxième temps, l'enfant pourra s'exprimer**

La prise en charge dite de « reconstruction » ou « restructuration » de soi par une équipe multidisciplinaire fait appel en Colombie à une participation active de l'enfant : restauration de l'estime de soi et de valeurs sur la famille et sur la société en général, facilitation de l'expression des sentiments et des peurs, maîtrise de l'anxiété et de l'agressivité, renforcement de la stabilité émotionnelle, travail sur une relation affective positive à caractère réparateur, sur l'interaction avec les adultes, expérimentation du cadre et des codes de vie en groupe, cheminement vers l'autonomie et si possible affirmation de soi.

Le rapport relatif à l'enfant

A partir du dossier qui leur a été remis, les adoptants vont pouvoir, afin d'éviter toute surprise ultérieure, s'imprégner de la personnalité de cet enfant avant même de le rencontrer. Son histoire lui appartient : éviter de la raconter dans tous ses détails à vos proches amis ou famille, vous risqueriez de le regretter. Surtout, l'enfant doit être regardé comme une personne et non comme une victime.

Trois attitudes sont essentielles face à un antécédent de maltraitance :

- rester vigilant afin de ne pas condamner l'enfant à une victimisation à vie ;
- respecter sa personnalité en tant que sujet, sans nier sa souffrance, mais sans le réduire non plus à un petit être blessé ;
- porter sur lui un regard positif et constructif, et reconnaître ses compétences en le réassurant au quotidien et sur la durée.

Son avenir est en jeu et il doit pouvoir être « restauré », « réhabilité » dans un monde serein et chaleureux. Ne pas stigmatiser le traumatisme subi, mais permettre à l'enfant d'en sortir et de prendre le train de sa nouvelle vie.

La résilience repose sur une relation de confiance instaurée entre l'adulte et l'enfant.

FICHE 4

DIMENSION CULTURELLE DE L'ADOPTION D'UN ENFANT DEJÀ GRAND

Document d'information pour se familiariser avec le pays

Scolarité

La maternelle se décompose en différents niveaux, de 0 à 5 ans :

- Materno ou sala cuna (crèche)
- Caminantes ou caminadores
- Párvulos (première année de maternelle)
- Pre-jardín ou pre-kinder (deuxième année de maternelle)
- Jardín ou kínder (troisième année de maternelle)

Le seul niveau obligatoire est le dernier, le Jardín ou Kinder, qui s'appelle aussi Grado Cero dans les établissements publics. Chaque niveau dure 10 mois.

On entre en primaire à partir de 6 ans et on commence par le Grado 1 (Cours préparatoire) et on finit par le Grado 5 (CM2) en cinq niveaux comme en France (CE1 = grado 2, CE2 = grado 3, CM1 = grado 4). L'enseignement théorique que l'on doit recevoir en CP et en CE1 est proche de celui reçu en France.

On rentre au collège en moyenne à 11 ans, pour 6 ans d'études jusqu'au baccalauréat, soit un an de moins qu'en France. La sixième est la sexta, la cinquième, la septima, etc...

Les âges indiqués ci-dessus tiennent compte d'une scolarité classique. Dans le cas des enfants de quartiers *Sisbén** 1 ou 2, cette scolarité peut être largement malmenée. Un enfant peut être scolarisé la première fois à 8 ou 9 ans, ou rentrer à l'âge normal mais être déscolarisé du fait de difficultés économiques des parents, d'un déménagement ou d'un déplacement. Et reprendre sa scolarité quelques années après.

Dans le cas des enfants qui entrent sous protection de l'ICBF à un âge où ils auraient dû être scolarisés et ne l'ont pas été, il y a plusieurs cas de figure :

- Ils peuvent être scolarisés dans un établissement scolaire qui comporte une classe d'apprentissage en accéléré. On y apprend dans un temps assez court des notions de base avant de réintégrer un niveau supérieur. Certaines écoles proposent ainsi un programme permettant de voir les apprentissages du CP au CE2 en une seule année.
- Ils peuvent aller directement dans l'équivalent d'un CP avec un apprentissage classique, et l'enfant se retrouve alors avec des plus jeunes que lui.
- Certaines structures d'accueil de l'ICBF, enfin, comportent des éducateurs qui apprennent à l'enfant des connaissances académiques de base afin de pouvoir l'inscrire ensuite dans un niveau correspondant à son âge.

On apprend normalement à lire et à écrire en première année de primaire, mais dans le public, le système veut que l'on passe presque automatiquement dans la classe supérieure. L'enfant doit acquérir les connaissances dans les différentes classes de primaire, sans que cela soit vraiment important que ce soit dans tel ou tel niveau. Par exemple, l'apprentissage de la lecture est censé se faire jusqu'en CE2. Cependant, les enseignants n'ont pas très bien manié ce concept et, dans le public, les enfants passent de classe en classe sans avoir acquis les apprentissages minimum. Beaucoup arrivent en

CM1 ou en CM2 sans savoir bien lire, certains arrivent en 6e sans savoir faire une division, etc.

Les enfants doivent apprendre à écrire en lettres déliées, mais le fait est que certains acquièrent d'autres habitudes et ne savent écrire qu'en lettres majuscules.

Le secteur public dispose d'enseignants d'un bon niveau et généralement mieux payés que leurs collègues du privé. Mais ils ont des classes de 45 élèves et cela rend plus difficile leur activité.

Dans le secteur privé, les classes peuvent également être surchargées... ou pas, mais la différence, c'est que les élèves qui ne progressent pas ne peuvent y rester. Généralement, l'enseignement reçu dans les écoles privées est d'un bien meilleur niveau. L'indication de la classe fréquentée par un enfant au moment de l'adoption ne donne donc en réalité que peu d'éléments sur ses réels acquis.

La classe se déroule en général sur une demi-journée. Les enfants vont à l'école le matin ou l'après-midi. D'où une grande différence pour un enfant qui a été scolarisé en Colombie et qui arrive en France où la journée scolaire peut lui paraître interminable le temps de son adaptation aux nouveaux horaires.

Alimentation

La Colombie dispose d'une terre riche et fertile. Pour autant, malgré la diversité des fruits et des légumes, **la majorité des Colombiens des strates socio-économiques basses n'ont pas une alimentation variée.**

D'une part, les cultures varient selon les régions et les habitudes culturelles.

La culture afro-colombienne, par exemple, n'est pas portée sur l'agriculture. Alors que la culture indigène, elle, a un rapport particulier à la terre. Mais les paysans représentent aussi les populations les plus touchées par le déplacement dû à la violence. En arrivant en ville, ils ont perdu leur terre donc leur outil de travail.

D'autre part, on constate une envolée des prix des fruits et des légumes due aux coûts de transports élevés puisque les zones où on les cultive sont de plus en plus éloignées. Sans compter les aléas climatiques (inondations, etc.) et sociaux (grève des transporteurs) qui pèsent sur ces coûts.

Toutefois, si les Colombiens consomment souvent peu de légumes, ils aiment en général les fruits. Les plus appréciés des enfants sont : papaye, mangue, orange, mandarine, banane, goyave, raisin, lulo.

L'alimentation de base des enfants d'une famille de strate socio-économique 1 ou 2 comporte le plus souvent des lentilles, des bananes légumes, des œufs. La viande est en général du bœuf, parfois du poulet grillé, du porc, frit dans de l'huile ou du beurre. Les féculents sont rois : pommes de terre bouillies ou frites, bananes légumes, haricots rouges, riz, manioc, maïs surtout. On les consomme sous toutes les formes, et aussi en farine (pour la soupe, la bouillie).

Dans les foyers de l'ICBF, on prévoit toujours des légumes. La plupart du temps, des haricots verts, des carottes, des tomates et des choux-fleurs.

Mais les *hogares sustitutos* ne sont pas des lieux où il y a beaucoup d'argent pour faire des repas variés avec des légumes et des fruits. Il est meilleur marché et plus rapide de faire des lentilles, des pois chiches, des haricots et les *madres sustitutas* ne connaissent pas forcément les recettes qui permettent de faire consommer des légumes aux enfants. Une famille de strate Sisbén 5 par exemple, sait préparer le chou-fleur sous forme de

gratin, plus attractif pour l'enfant que le chou-fleur cuisiné plus simplement et dont l'odeur rebute les enfants.

Enfants et adultes sont habitués à accompagner leurs repas de boissons gazeuses ou de jus de fruits sucrés. *L'aguapanela*, boisson composée d'eau mélangée à du sucre de canne non raffiné, peut remplacer l'eau, le petit-déjeuner, mais également les biberons de lait.

Quand leurs moyens le leur permettent, les Colombiens prennent traditionnellement un vrai petit déjeuner : des œufs, arepas, pain, chocolat ou café, etc.

Un repas de midi peut être composé de riz avec des haricots rouges, une banane plantain, de la viande et une boisson sucrée.

Dans les institutions, les enfants mangent parfois uniquement avec une cuillère pour éviter tout accident ou dispute avec les fourchettes.

La dernière Enquête Nationale de Démographie et de Santé (ENDS) réalisée à travers tout le pays par *Profamilia* chaque 5 ans a été menée en 2005 et montre que :

- 12 % des moins de 5 ans ont une taille trop petite par rapport à leur âge (dénutrition chronique). 10 % de façon modérée, 2 % sont considérés comme souffrant de dénutrition sévère.

- 7% des moins de 5 ans ont un poids inférieur à la normale pour leur âge (dénutrition globale) dont 6% de façon modérée et 1% considéré comme sévère.

- 13% des 5-9 ans souffrent de dénutrition chronique, 5 % de dénutrition globale, 1% de dénutrition aiguë.

- 16% des 10-17 ans souffrent de dénutrition chronique et 7% de dénutrition globale.

Au vu de ces résultats, on peut parler en Colombie d'une crise alimentaire, c'est-à-dire d'une incapacité, pour une population donnée, d'accéder à une nourriture suffisante et de bonne qualité.

Culture et fêtes

Les principales dates festives de l'année sont :

- Fête des pères et Fête des mères
- Jour de l'amour et de l'amitié : « *el día de amor y amistad no tiene fecha exacta, siempre se celebra el tercer sábado de septiembre, sin importar la fecha* ».
- Noël et Nouvel an
- Jour des filleuls : « *el día de los ahijados es el 29 de Junio, aquí en Colombia se celebra con un festivo, que generalmente se pasa al lunes siguiente. Este año como es domingo, no se si será festivo el día siguiente o si no habrá festivo* »
- Semaine Sainte

Mais des célébrations ont également lieu pour des événements variés :

- Si l'équipe de foot gagne
- Anniversaire
- Lors d'un décès, on se réunit et on boit un verre
- Les fêtes de fondation du quartier
- La feria de la ville
- Naissance d'un enfant
- Le départ de quelqu'un du pays
- Le retour d'un Colombien parti à l'étranger
- Et tant d'autres occasions !

Les enfants sont sensibles à la danse, à la musique et au chant qui les baignent depuis toujours.

Les **anniversaires** sont fêtés comme en France dans les familles économiquement à l'aise. Pour les autres, on marque le coup avec un gâteau et une chanson. Généralement, dans le cas des enfants vivant en institution, il ne se passe rien de particulier ce jour-là.

Noël se fête du 7 au 25 décembre. On consomme des plats comme les *buñuelos*, de la *natilla* (crème), du *manjar blanco* ou de *l'arequipe*, des figues... Mais pas de dinde, car c'est vraiment cher. Les enfants prient et, à l'issue de la prière dans leur maison ou à l'église, ils reçoivent une douceur, un *buñuelo* par exemple.

Dans les foyers de protection, cela dépend de l'institution, mais il est habituel que des accompagnateurs les amènent à l'église et leur apportent des cadeaux. Dans certains foyers, il y a des distributions de cadeaux (solidarité de la part des voisins par exemple).

Vie quotidienne dans les quartiers

Dans les quartiers défavorisés, la solidarité n'est pas un vain mot. Les voisins jouent un rôle important. Souvent, on les connaît bien, on fête ensemble les événements de la vie quotidienne, on s'entraide. C'est aussi dans le quartier qu'il y a le plus de bagarres.

La famille est très importante, on y ressent un très fort sentiment de solidarité. C'est aux membres de la famille qu'on peut confier ses problèmes.

Seules les personnes aisées vivent dans des appartements. Aussi, plusieurs jeunes adoptés en France à un âge avancé ont confié la souffrance de devoir vivre dans des appartements dans lesquels ils se sentaient **emprisonnés "comme dans une boîte"**.

Les enfants confiés en adoption viennent souvent de « *quartiers d'invasion* » (cf le district d'Aguablanca, Terrón Colorado ou Siloé à Cali, Ciudad Bolívar à Bogotá, les comunas de Medellín, etc). Dans ces quartiers, ils ont beaucoup d'espace à l'extérieur où ils jouent et s'ébattent. Toutes les constructions ont un petit espace à côté, où l'on sème parfois quelques légumes, où l'on élève des poules, des cochons etc., que l'on vend ensuite pour gagner quelque argent.

Dans ces zones, ces enfants sont très libres, personne ne peut les arrêter, et ils se connaissent tous. A leur arrivée en France, s'ils vivent dans un appartement d'une tour dans laquelle on connaît à peine son voisin de palier, ils doivent absorber ce choc culturel et peuvent ressentir un sentiment d'enfermement. On peut dans ces cas-là multiplier les petites sorties (promenades, achat du pain, etc.)

Quelques remarques

- Si l'enfant répond « *si señora* » ou « *si señor* » à sa mère ou à son père venu l'adopter, il ne met pas une barrière entre lui et ses parents, pas plus que s'il les vouvoie. Il faisait de même avec ses parents biologiques, cela est fréquent. L'utilisation du tutoiement et du vouvoiement est très différente de celle que l'on pratique en France (et l'utilisation du « *usted* » et du « *tu* » n'est pas la même qu'en Espagne, de plus, on utilise dans certaines régions le « *vos* »)
- Les enfants élevés longtemps en institution peuvent ignorer des choses très simples de la vie quotidienne car ils vivaient avant l'adoption dans un milieu fermé, réglementé, ou ils suivaient un mouvement collectif sans avoir à se déterminer

comme individu et dans lequel l'ouverture sur le monde s'est résumée à quelques mois de scolarité :

- Devenir l'enfant d'un père et d'une mère dans une famille où plus de possibilités sont offertes peut être déroutant au départ : incapacité de choisir, qui peut mener l'enfant à ne choisir aucune des deux possibilités qu'on lui propose ou à choisir les deux possibilités en même temps.
 - Problème d'autonomie, peur de rester seul, même quelques instants dans une maison ou dans une chambre car il a toujours vécu en collectivité.
 - Ignorance de certains faits qui nous paraissent évidents. A titre d'exemple, voici quelques découvertes d'enfants adoptés grands :
 - Deux parents blancs ne peuvent avoir biologiquement un enfant mulâtre ou métis ;
 - La Colombie est un pays, il existe d'autres pays dans le monde ;
 - On parle espagnol dans les autres villes de Colombie ;
 - On ne récupère pas tout en France comme en Colombie (le gaspillage, même "modéré" à nos yeux, peut être très choquant pour un enfant habitué à tout recycler).
- En cas d'arrivée en France en hiver, prévenir les enfants de la chute des feuilles qu'ils ne connaissent pas - à leur latitude d'origine, les feuilles mortes sont immédiatement remplacées par des neuves - sous peine qu'ils aient la sensation d'arriver dans un pays où tout est mort.
 - Les premiers temps, certains enfants se gavent, pour profiter d'une nourriture en abondance. Ce sentiment d'insécurité peut se faire sentir sous d'autre forme chez les enfants qui ont connu divers abandons avant l'adoption (peur d'être abandonné si l'un des parents perd son emploi par exemple).
 - Le racisme existe en Colombie comme ailleurs et s'exprime sans inhibition chez les enfants qui peuvent être imprégnés de l'idée qu'être blanc, c'est mieux.

(1) *Sisbén* : classification du niveau socio-économique de la population par la loi 60 de 1993, réactualisée par la loi 715 de 2001. On parle de strate 1, 2 ... jusqu'à 6, pour désigner un niveau de richesse croissant. Les strates 1 (indigence) et 2 (grande pauvreté) sont souvent celles d'origine des enfants adoptés.

FICHE 5

L'adoption d'un enfant grand

Quelques points clés

F.5

Avant de partir

S'assurer d'une maîtrise même partielle de la langue pour éviter, une fois sur place, aux malentendus, angoisses et quiproquos de prendre une ampleur qui peut jouer des tours à la relation parents-enfants. Il suffit qu'un seul des parents parle espagnol, il pourra faire l'interface pour l'autre si nécessaire.

Prévoir du temps après le retour en France, par un congé parental, par un temps partiel, ou en travaillant à domicile lorsque cela est possible. Les dix semaines du congé d'adoption sont justes pour que l'enfant découvre et comprenne son nouvel environnement. Il a besoin de prendre racine dans sa famille, de s'habituer à un nouveau rythme, d'apprendre une nouvelle langue, de découvrir un système scolaire très différent et de comprendre des règles, habitudes et codes nouveaux. Ses parents sont ses seuls points de repères stables depuis peu, inutile de lui enlever ce nouveau référent à peine arrivé en France.

Avoir un intérêt pour la culture d'origine, pas dans le but de le maintenir dedans par la suite, mais dans l'espoir de comprendre certaines réactions pour mieux expliquer ensuite comment cela se passe en France et aussi pour montrer à l'enfant que l'on n'ignore pas tout de la façon dont il vivait, pour ne pas générer d'angoisse.

Digérer son histoire dont vous avez pu prendre connaissance dans les rapports du *Bienestar*. Les parcours longs sont souvent émaillés de drames, et les parents adoptifs doivent aussi intégrer ce passé.

Vous attendre à... l'inconnu. L'enfant vous surprendra là où vous ne l'attendiez pas. Mieux vaut partir en sachant qu'on ignore finalement pas mal de choses, mais n'est-ce pas identique lors d'une naissance ?

Sur place

Observer : il mange les fruits en premier car il en a l'habitude, les adultes l'impressionnent ou lui font peur, il ne sait pas manger avec des couverts ni se tenir à table, etc... Afin de discerner ce qui ressort de son éducation, habitudes, culture et ne pas tout mettre sur le compte de l'adoption au retour. Par exemple, les enfants dormaient rarement seuls (dortoirs en institution, plusieurs enfants par chambre en foyer maternel) et peuvent éprouver quelques réticences au départ lorsqu'ils ont une belle chambre pour eux tout seuls.

Des périodes de mutisme peuvent alterner avec des manifestations de joie. L'enfant vit un profond bouleversement, un tremblement de terre, et fait face comme il le peut avec les émotions qui le submergent, avec son expérience.

Partager avec lui des jeux simples que vous aurez apportés (mikado, 7 familles, etc), et essayez d'évaluer ses bases scolaires avec des cahiers de jeux niveau grande section ou CP, même s'il s'agit d'un grand. Voir s'il sait découper, colorier, trier, relier des points, etc., et commencer à faire du "travail" un jeu...

Au retour

Il découvre un monde nouveau et vous êtes son seul lien avec l'ancienne vie puisque vous avez séjourné avec lui dans son pays. Profitez-en pour tisser des liens forts.

Il peut souffrir de terreurs nocturnes, cauchemars, avoir peur d'aller se coucher seul. La tombée de la nuit réactive ses angoisses. Ne pas hésiter à mettre une veilleuse, même pour un "grand" de 9-10 ans... Patience, car cela peut durer quelques semaines ou... quelques mois, voire des années. Il peut également éprouver de la culpabilité par rapport à sa famille d'origine s'il s'en souvient.

Régression : elle peut s'installer (ou pas) en quelques jours, quelques semaines ou quelques mois. Ses manifestations sont parfois impressionnantes : pré-ado réclamant une tétine, mimant l'accouchement de sa mère adoptive ou émettant des pleurs de bébés. Il ne faut pas s'en inquiéter. La régression lui permet de prendre racine dans sa nouvelle famille où il rejoue parfois une enfance en accéléré.

Son comportement peut être inadéquat à l'âge de son état civil. Sur certains points, il est plus mûr que d'autres enfants de son âge car il a été confronté à des expériences différentes et parfois traumatisantes. Pour d'autres aspects, la régression et son enfance qui n'en a pas été une font qu'il peut présenter des états de développement différents selon le moment de la journée et les circonstances.

Rituels : comme la régression, ils peuvent s'installer de façon plus ou moins durable. Les rituels de coucher, par exemple. Comme un enfant qui mime la mort et que ses parents doivent ranimer, ou qui se cache et que l'on doit trouver, des phrases identiques répétées chaque soir à la même heure comme une litanie, etc...

Oubli de la langue maternelle : cela peut se faire presque du jour au lendemain, quelques mois après son arrivée. Vous comptez lui conserver cette langue que vous considérez comme une richesse (accompagnez-le dans cette voie si l'enfant se montre participatif et/ou enthousiaste), mais il peut avoir envie de s'en débarrasser pour mieux rentrer dans sa nouvelle vie. Il n'y a pas de règle, mais force est de constater que de nombreux enfants adoptés à 8 ou 9 ans oublient leur langue d'origine de façon stupéfiante et rapide.

Aspect scolaire : Scolarisez-le/la relativement rapidement, à mi-temps si besoin la première semaine : en Colombie, l'enfant a eu cours le matin ou l'après-midi et la journée entière peut paraître très longue. De plus, sa scolarité a pu être irrégulière par le passé et les circonstances font que son niveau réel est sûrement inférieur à celui que vous avez imaginé. Il faut du temps pour rattraper le retard, sans compter qu'il doit également apprendre le français. Ne vous inquiétez pas si l'enfant écrit en script, c'est parfois le cas chez les enfants en Colombie et il aura tôt fait d'assimiler l'écriture "attachée".

Apprentissage de la langue : à l'école, dans sa famille, partout l'enfant entend parler français et apprend soit en répétant les mots petit à petit, soit en écoutant et en engrangeant du vocabulaire qu'il ressortira plusieurs mois plus tard. Quelle que soit sa technique, en six mois il commence à être bien compris des Français et en un an, la partie est gagnée.

Alimentation : au poulet-riz et aux fruits qu'ils affectionnent en général, il va falloir introduire des goûts et des saveurs que l'enfant ne connaît pas. C'est plus ou moins rapide. Il garde toutefois souvent une nostalgie de l'alimentation de son pays de naissance, faites-lui plaisir en essayant de lui refaire de temps en temps des petits plats colombiens (empanadas, gelatinas, galettes de maïs avec du fromage), en achetant des ingrédients dans une épicerie colombienne, il en existe plusieurs à Paris.

Expression des émotions : votre enfant n'a pas eu l'habitude d'exprimer ses émotions. On n'a pas toujours réagi à ses cris et pleurs quand il était bébé, il a perdu l'habitude de s'exprimer en vivant en institution. Il ne sait pas toujours pourquoi il est triste ou gai, ni parfois comment il se sent. Il ne confiera pas forcément ses émotions. Mais sa communication non verbale peut être très riche et il peut manier les symboles de façon étonnante.

Prise de décisions : s'il a vécu en milieu institutionnel où tout était strictement réglementé, il peut avoir du mal à sortir de ce cadre, à se prendre en mains, à savoir choisir (une couleur pour un vêtement, un dessert, une activité). Cela peut aussi être exactement le contraire si l'enfant a été ballotté entre diverses institutions ou familles et considère que la seule personne qui peut décider pour lui... c'est lui.

Activités extra-scolaires : sans lui « *surbooker* » son emploi du temps, elles sont importantes pour valoriser ses points forts, notamment pendant sa période d'adaptation. Essayer de deviner ce qui pourrait lui plaire selon sa personnalité et ses goûts, faites-lui découvrir plusieurs activités sportives et/ou culturelles – pratique instrumentale, judo, escalade...

Télévision : l'enfant la regardait souvent de façon non stop (en institution comme en famille d'accueil), vous allez devoir lui apprendre à limiter le temps d'écran, ce qui l'incitera à se tourner vers d'autres activités.

Argent de poche : il n'en a vraisemblablement jamais eu, mais l'euro lui semble souvent dérisoire, lui qui est habitué à compter en centaines ou milliers de pesos. La surconsommation, pour des enfants qui n'ont généralement jamais eu accès à la consommation, est souvent très tentante : attention de ne pas tomber dans le panneau en encourageant ce comportement.

Niveau de vie : il a sûrement entendu dire (famille d'accueil, entourage) qu'il allait vivre dans une famille riche où tout serait possible. A vous de lui montrer que vous travaillez pour ramener un salaire et que tout n'est pas possible justement. Il imagine la France comme un Eldorado où tout le monde vit dans le confort et l'opulence avec facilité.

Accepter de ne pas comprendre, de ne pas savoir. Votre enfant a eu une vie avant vous, de plusieurs années, avec des événements que l'Aide sociale à l'enfance peut elle-même ignorer, dont l'enfant se souvient ou pas, et qui l'ont marqué. Certaines de ses réactions, peurs, comportements ne sont pas facilement compréhensibles ou explicables. Parfois on finit par savoir, parfois non. On doit accepter ce trou noir.

Article à consulter en ligne :

« ***La démarche pré adoption : l'adoption d'un enfant relativement âgé*** »

<http://www.quebecadoption.net/adoption/preadopt/vieux.html>

Repères de développement psychomoteur et psychologie d'un enfant déjà grand

I/ Repères de développement psychomoteur

Certains repères chronologiques sont importants à connaître par les futurs parents, même si les repères indiqués ci-dessous correspondent au développement d'un enfant vivant dans un milieu stimulant et protecteur. Bien évidemment, des conditions de vie défavorables précoces et sur une longue durée peuvent avoir eu un impact négatif sur la qualité du développement cognitif d'un enfant, voire favoriser un retard des acquisitions.

L'enfant de 5 ans pèse en moyenne 18 kilos pour 1m 05. Il est autonome dans ses déplacements et lors des repas ; il se déshabille et s'habille seul. Il est habituellement propre de jour comme de nuit et n'a besoin que d'un soutien attentif pour sa toilette.

Le langage acquis depuis l'âge de 3 ans en moyenne s'enrichit (phrases de plus en plus complexes, usage du "je", signification donnée à bon escient aux objets). Cela se traduit par l'imitation dans le jeu avec poupées, voitures et jeux symboliques comme, par exemple, l'avion représenté par deux bouts de bois croisés ou surtout « *jouer au papa et à la maman* ». Il aime parler, tout est prétexte à s'exprimer et il aime créer des mots. Chacun se développe à une vitesse qui lui est propre, mais les filles parlent en moyenne plus tôt et avec plus d'aisance que les garçons.

Au plan moteur, ses mouvements sont bien coordonnés ; il sait descendre un escalier en posant un pied sur chaque marche, sauter à cloche-pied. Il dessine des cercles, carrés, triangles, des lignes parallèles et esquisse un début de graphisme. Les maisons, les arbres sont ses dessins préférés tout en couleurs. Le bonhomme prend forme (une tête avec un corps et des jambes filiformes) puis s'enrichit de détails. Il découpe, colorie. La latéralisation s'acquiert entre 4 et 5 ans pour la main et le pied.

Jouer, c'est sérieux

Loin d'être une activité anodine pour l'enfant, c'est par le jeu que l'enfant laisse libre court à son imagination, se découvre, construit son identité et communique avec son entourage. Du temps pour jouer, plus encore que de nombreux jouets, est essentiel à son développement. Il expérimente dès qu'il le peut les premiers jeux collectifs, à deux pour commencer avec ses parents, frère et sœur, cousin ou un petit camarade.

Le doudou

Les enfants restent très attachés à leur doudou jusqu'à 6 ans. Au-delà, s'ils ne le promènent plus partout, ils peuvent néanmoins être contents de le retrouver le soir ou en cas de chagrin, de visite chez le médecin, une nuit loin de la maison.

L'alimentation

A cet âge, son alimentation se rapproche de celle de l'adulte, il mange (en principe) de tout. MAIS, il a parfois manqué de nourriture et surtout le changement soudain d'aliments peut s'avérer traumatisant pour lui : il suffit d'avoir entendu décrier, par les adultes qui l'ont vécu enfant, le choc du changement brutal de nourriture. La

diversification de son alimentation doit donc se faire en douceur au départ, à partir de ce qu'il mangeait et aimait dans son précédent foyer.

Endormissement et sommeil

Le temps du sommeil est essentiel dans le rythme de vie de l'enfant. Ce n'est qu'à partir de 4-6 ans, au moment de la disparition de la sieste, que la durée totale de sommeil par 24 heures devient inférieure à 12 heures. Après 6 ans, cette réduction est liée à un retard progressif de l'heure du coucher, le lever pour des impératifs scolaires notamment restant fixe. Jusqu'à 12 ans, l'enfant, habituellement très vigilant dans la journée, s'endort très vite le soir, dans un sommeil profond. Ce sommeil lent profond peine parfois à s'alléger et la transition vers l'autre phase de sommeil paradoxal (rêve) va être difficile, expliquant certains troubles liés au sommeil profond comme les terreurs nocturnes ou le somnambulisme, généralement peu inquiétants à ces âges.

Au moment du coucher, les parents doivent câliner et rassurer l'enfant. C'est un instant privilégié qui gagne à se dérouler dans la sérénité. L'enfant doit être au calme (éviter toute excitation après le dîner !) et ses parents profiter de ce moment intime pour lui fredonner une chanson ou lui raconter une histoire.

Il arrive que les enfants aient peur de s'endormir. Ils luttent contre le sommeil. C'est le plus souvent normal et ils devront intégrer l'idée que le sommeil n'est pas une rupture définitive, ni une disparition. Pour certains enfants, cette notion est longue à acquérir. Les parents se montrent alors patients, sans favoriser le caprice : la frontière est étroite entre les deux.

Mais les troubles du sommeil peuvent aussi traduire un mal-être plus sérieux. Bien évidemment, le choc du changement de vie, la perte de tous ses anciens repères, le deuil parfois d'avoir quitté un environnement, une nounou, ses petits amis, une nouvelle chambre tout seul ... toutes ces perturbations voire une totale incompréhension de ce qui lui arrive peuvent expliquer son anxiété. Il a besoin d'être sécurisé sur le fait que ses parents le sont maintenant pour toujours.

Éviter les sédatifs a priori. Si les troubles persistent, ne pas hésiter à se faire aider par une psychologue ou un pédopsychiatre qui donnera aux nouveaux parents les conseils nécessaires simples et spécifiques.

Repères, rituels, routine

Faisant suite au bouleversement que l'enfant a vécu, sa vie doit (re)trouver une régularité, une routine organisée pourrait-on dire : horaires des repas, du coucher, repères des personnes, des lieux, des objets, tout doit se reproduire avec constance chaque jour... Petit à petit, avec des attitudes simples et de la patience, son état d'incompréhension et d'insécurité devrait s'apaiser.

Éviter les imprévus, l'enfant risque de mal les vivre, de les redouter : ils réveillent des souvenirs de changements brutaux, de ruptures.

Instaurer des rythmes de vie et les annoncer : « *il est 18h, c'est l'heure de la douche ; il est 19h, c'est l'heure du dîner...* ». Annoncer à l'avance les visites, les exceptions. Ritualiser aussi des temps calmes où l'enfant joue seul dans sa chambre, des temps calmes à côté de l'adulte devant la télé, des temps calmes de promenade où l'on se parle

sereinement de ce que l'on voit et des temps de tendresse et d'intimité, le soir au coucher, peut-être au réveil...

Dans sa chambre, tâcher de lui conserver quelques repères (vêtement, ancienne peluche, chiffon, image ... rescapés de son ancienne vie).

II/ Psychologie de l'enfant déjà grand

La « période de latence » psychique (6 à 10 ans)

Vers l'âge de 6 ans, l'enfant aborde d'ordinaire une nouvelle phase de son développement psychique. Après la phase dite œdipienne (3-6 ans), il entre dans une phase plus calme que l'on nomme période de latence et qui le mènera jusqu'à l'adolescence, « l'âge de raison » :

- Cette période se caractérise par un renforcement des acquisitions du moi et des liens sociaux : l'enfant sait à quel sexe il appartient et va se comporter en conséquence.

- En règle générale, plus sécurisé, l'enfant va pouvoir concentrer son énergie et son attention sur ses apprentissages, l'acquisition de connaissances, le développement de liens sociaux, la découverte de son environnement. C'est au cours de cette période que les parents vont pouvoir diversifier ses centres d'intérêt, le faire accéder au monde de la culture et de l'histoire, le guider dans la pratique d'une activité sportive ou musicale. Ce point est important vu depuis la Colombie quand on connaît l'importance de la musique et de la danse dans ce pays.

- Le principe de base de ces activités de découverte est pour les parents non pas d'imposer, mais de faire partager le plaisir de faire ensemble. L'élément moteur pour l'enfant est l'imitation des conduites parentales. C'est à elles qu'il reviendra une fois passée la crise adolescente.

- La période de latence est aussi, d'ordinaire, le temps idéal pour développer des relations intergénérationnelles, notamment avec ses grands-parents. La période rêvée pour s'intéresser à ses origines familiales à travers les albums remplis d'ancêtres ou en explorant les recoins du grenier familial : on comprend la délicatesse avec laquelle il s'agira d'aider l'enfant adopté à se laisser apprivoiser par cette nouvelle famille.

- Au plan scolaire enfin, la pensée de l'enfant devient opératoire : l'enfant va appréhender la réalité de manière efficace et logique.

La situation particulière d'adoption peut différer cette période de disponibilité psychique et le moment d'en faire bénéficier l'enfant. Là encore et toujours, en tenant compte de l'âge et du contexte, l'attention aux besoins actuels de l'enfant sera la boussole, en lui accordant du temps, en respectant son rythme propre et sans exigence excessive. Se montrer positifs en mettant en avant ce qu'il fait bien. C'est en l'encourageant à recommencer avec confiance ce qu'il a raté qu'il progressera.

Apprentissages

Chaque acquisition se fait selon les dispositions de l'enfant et bien souvent, le fait de le brusquer retarde le résultat attendu. Trop peu nombreux sont les parents qui respectent le rythme de l'enfant. Leur impatience, des comparaisons avec un aîné ou un enfant du

même âge, peuvent avoir pour effet de le déstabiliser voire de le dévaloriser et de l'empêcher de progresser. Tous les enfants, par exemple, ne sont pas forcément agiles de leurs mains.

Épisodes de régression

L'enfant peut par ce moyen inconscient chercher à se ménager durant un temps, se recroqueviller sur lui-même en "régressant" ; il calque momentanément son attitude sur celle d'un plus petit. Le rassurer en lui montrant qu'on l'aime quelle que soit sa façon de se comporter. Ce phénomène devrait être passager et s'atténuer peu à peu.

L'affectivité

Elle est définie par le vaste champ d'expression des sentiments et des émotions dans la relation à soi et aux autres.

MAIS, tout enfant est extrêmement pudique à la fois physiquement et affectivement. Certains enfants ont peur du contact, refusant d'être touchés ou pris sur les genoux. Ils se raidissent.

La tendresse passe par le corps à corps, mais notre couleur, notre odeur peuvent, dans un premier temps, rebuter l'enfant. Il y faut un apprivoisement.

Être chaleureux, disponible, rassurant, paisible, à l'écoute du ressenti de l'enfant.

MAIS, éviter d'être envahissant, étouffant, quémandeur d'affection et d'embrassades.

Ne pas être **toujours** dans l'affectivité qui est très épuisante pour l'enfant : lui laisser des temps neutres reposants.

L'ouverture vers le dehors ?

Pas trop vite !!! L'enfant peut le souhaiter, aspirer à retrouver la vie en collectivité dont il a l'habitude... mais il risque alors de s'hyperadapter socialement sans adopter ses parents, sans bien les différencier de l'entourage.

Savoir rester seuls avec lui au début. Ne pas permettre à d'autres de le nourrir dans les premiers temps.

Si possible, prolonger le congé de maternité et ne pas trop se hâter de scolariser l'enfant ! Ses parents peuvent lui apprendre beaucoup eux aussi...

Ensuite, soigner l'intégration dans la famille élargie. Les grands-parents jouent souvent un rôle essentiel (à l'adolescence, les conflits enfant/parents affectent rarement la relation aux grands-parents). L'intégration dans la bande des cousins, dans une stricte égalité, sert de modèle pour les relations avec les autres pairs.

Exigences, autorité, sanctions ?

Laisser faire tout et n'importe quoi à l'enfant (sous prétexte que « *pauvre petit*, etc ») NE VAUT RIEN.

L'enfant a besoin d'un cadre clair, de limites, de savoir qui décide (et ce n'est pas lui !), d'apprendre à faire confiance à un adulte protecteur et contenant.

Dans la phase d'arrivée, il est attentif à ce qu'il faut faire pour s'adapter à ce nouveau milieu. Il est essentiel de lui donner le plus tôt possible de bonnes habitudes.

MAIS, ses habitudes culturelles ne sont pas les nôtres, il ne faut pas les juger, ni les dévaloriser.

Il n'est pas mal, il n'est pas sale de manger avec les doigts. Simplement, « *chez nous, ce n'est pas l'habitude. Ici, on ne fait pas comme ça* ».

L'autorité doit donc être bienveillante, patiente... « *Tu n'y arrives pas ? Ce n'est pas grave, ça va venir. Demain tu essaieras ?* »

Le seul interdit moral, c'est de ne pas faire du mal à autrui, de ne pas faire souffrir. Le reste, ce sont des habitudes culturelles... (le vol est interdit parce qu'il fait de la peine à celui qui est volé).

Etre ferme dans ses exigences, sans culpabiliser, sans reprocher. On fait comme ça, c'est tout !

Attention à la tendance actuelle de tout justifier, qui amène à argumenter à l'excès (l'enfant devient champion en contre argumentation... mais il ne sait plus qui est le parent, il entre dans une lutte de pouvoir qui n'a rien de rassurant pour lui).

Les enfants, spontanément, aiment et respectent les adultes qui ont une autorité naturelle ferme et paisible... et pas ceux qui laissent faire et multiplient ensuite les longs discours de reproches.

« Apprivoiser » un enfant, ça prend du temps.

Entre deux et six mois... et l'attachement continue de se tisser lentement pendant un ou deux ans parfois, il n'est pas automatique et immédiat.

Si, après 6 mois, des symptômes inquiétants persistent, n'hésitez pas à consulter.

En dehors des pédiatres, pédopsychiatres et psychologues, pensez aux psychomotriciens, un corps de professionnels trop méconnus, souvent remarquables.

FICHE 7

Particularités de l'adoption d'une fratrie

Adopter une fratrie, c'est accueillir deux, voire trois ou quatre enfants issus d'une même famille biologique ou tout au moins de la même mère.

Ces enfants ont, pour la plupart, une histoire souvent lourde et complexe. Ils ont été retirés du foyer familial par les services sociaux pour négligence, maltraitance d'ordre psychologique ou physique.

L'appartenance à une fratrie fait de l'adoption des enfants une particularité dont les adoptants doivent bien mesurer à l'avance la portée de l'engagement qui s'y attache.

L'adoption simultanée de plusieurs enfants bouleverse l'ordonnement du foyer et ce d'autant plus que celui-ci n'a pas encore d'enfant vivant en son sein.

Outre les problèmes d'organisation, la fratrie (déjà plus ou moins avancée en âge) met de facto les parents en but à des situations inattendues :

- La place de l'aîné est spécifique car il a souvent remplacé la mère « *défaillante* » auprès de ses frères et sœurs. Ceci l'amène à refuser de céder sa place et ce rôle à sa mère adoptive, à se laisser aller à devenir un enfant, lui que la vie a très vite « *parentalisé* » (il peut arriver que l'aîné ait « *sauvé* » la vie des plus petits et, dans ce cas, il est bon pour les parents adoptifs de reconnaître la qualité de ses actes tout en indiquant à l'enfant que, désormais, il y a des parents pour prendre la responsabilité des plus petits, que ce fardeau ne lui incombe plus).
- Les enfants qui arrivent en fratrie déjà composée peuvent « *faire bloc* » entre eux, parlant ensemble leur langue maternelle. Ils peuvent d'emblée, sous l'effet de l'angoisse, s'unir contre leurs parents.
- Quand les enfants qui arrivent en fratrie ont été négligés, abandonnés, abusés sexuellement, marqués par la drogue, la délinquance ou le vol, ils peuvent continuer, une fois adoptés, à voir ressurgir leurs souvenirs traumatiques, adopter des comportements agressifs voire sexualisés les uns avec les autres, ce qui peut perturber l'attachement et épuiser les parents.
- L'un des enfants de la fratrie peut apprivoiser et séduire tandis que le ou les autres rejette(nt) le ou les parents.
- Les fratries recomposées peuvent rencontrer des problèmes de jalousie sévère, chaque enfant désirant son parent pour lui seul et voulant que l'attention familiale se concentre sur lui exclusivement.
- Si la famille possède déjà un enfant biologique, il n'est pas du tout évident, même en respectant les préséances en termes d'âge chronologique des enfants, que les enfants biologiques apprécient vraiment le nouveau venu. Certaines familles ont

des déconvenues sérieuses dans ce domaine, même si l'enfant biologique a été « *bien préparé* ».

- Les enfants ayant été placés avant leur adoption en institution, ont souvent un caractère dominant. Les frères et sœurs déjà au foyer peuvent être bousculés quand les enfants établissent leur position dominante dans la famille (rivalité, jalousie, formation de clan). Il faut alors apprendre aux autres enfants de la famille les moyens de défendre leur espace personnel.

Volet pays : commentaire sur le témoignage d'Elena

Introduction

Ce témoignage ne doit pas être pris comme représentatif du rapport entretenu par un enfant adopté grand à son pays de naissance. Le témoignage d'Elena nous paraît simplement riche en ce qu'il témoigne bien de la fonction psychique du pays de naissance, et dans son cas, de son rôle positif de substitut.

Elena a été une enfant adoptée à l'âge de 4 ans et demi, non préparée à son adoption. Sa mère, maltraitante, a consenti à son adoption après plusieurs mesures de placement de l'ICBF.

La construction d'un imaginaire sur la Colombie puis d'une expérience concrète de ce pays semble lui avoir permis de se conférer une origine valorisante, positive, utile à la constitution d'une bonne image de soi. Le pays chéri dans l'absence, la séparation qui donne sens au voyage de retour, semblent avoir joué un rôle éminemment constructif dans le parcours d'Elena.

Françoise Maury, à laquelle nous choisissons de nous référer sur cette question de la place du pays d'origine propre à l'adoption internationale, a analysé sa fonction psychologique de « *substitut inconscient de la mère biologique* » et nous met en garde contre certains écueils. Elle recommande aux adoptants de pratiquer « *un respect nuancé de la culture du pays d'origine* ».

Un respect excessif de « *l'identité culturelle* » de l'enfant adopté serait dangereux, explique-t-elle, car il maintiendrait l'enfant adopté dans un statut d'étranger et ferait entrave à son intégration. A l'opposé, les adoptants n'ont pas à redouter de faire une quelconque place au pays d'origine ou à sa culture, à moins de les confondre avec les parents biologiques et de s'inquiéter du désir de retour de l'enfant comme d'un désir de rupture. « *Il faut accompagner l'enfant dans ses interrogations identitaires, l'écouter, accepter ses oscillations, son évolution. Il ne faut pas le pousser activement dans un sens ou dans l'autre : il est aussi nocif de lui parler sans cesse de ses origines et de le pousser à connaître « son pays » et « sa culture » que de lui interdire d'y faire allusion. Il a seulement besoin d'être rassuré sur le point de savoir qu'il a le droit de s'y intéresser.* »¹

Le témoignage d'Elena témoigne de ces « *oscillations* » et de ces « *évolutions* » auxquelles Françoise Maury fait référence. Elena nous témoigne aussi de ce besoin d'investir librement la figure de son pays et de donner corps à son attachement à celui-ci.

¹ Maury Françoise, La fonction du pays d'origine, substitut inconscient de la mère biologique, dans le vécu psychique de l'adoption internationale et/ou interraciale.
<http://www.adoption.ch/kongress/workshops/maury.htm>

Ambivalence : entre désir de retourner et peur de ne pas repartir

Elena a toujours parlé de ce voyage de retour et en même temps elle l'a beaucoup redouté. Enfant, revenir en Colombie signifiait, à ses yeux, risquer de perdre sa nouvelle famille. C'est ce qui la clouait de peur dans le bateau lors des sorties familiales en mer. D'emblée, le thème du voyage de retour est marqué par une ambivalence très forte, celle du désir doublé de peur.

A ce titre, l'expérience concrète, réelle, du retour, fait écho aux peurs les plus profondes. A la douane, on questionne la jeune fille : « *Où est le père ?* » Cette question la déstabilise. La possibilité de circuler librement, en toute quiétude, en Colombie, semble soumise à la condition de pouvoir justifier de ses deux parents. Peut-être se sent-elle comme prise en défaut de parents ? Peut-être se sent-elle tenue d'avoir ses parents pour justifier sa présence sur le territoire ? Peut-être a-t-elle eu peur d'un rejet de sa présence sur le pays-mère ?... Très vite, elle enchaîne sur le caractère dangereux du pays et évoque une scène d'arrestation militaire de jeunes.

On peut souligner sa malice au retour à laisser le douanier lui reposer la question : « *Où est le père ?* » pour avoir le plaisir d'exhiber le fameux papier, la fameuse preuve. Cela nous dit au moins une chose, c'est que l'enfant adopté peut avoir besoin de savoir ce retour possible, en accord avec sa famille adoptive, tout en ayant extrêmement besoin d'être rassuré sur le fait que ce retour n'entraînera pas une nouvelle rupture. Entre la liberté de retourner et la certitude de ne jamais être renvoyé, l'enfant doit ressentir la pleine confiance de ses parents.

Voir et pouvoir dire par soi-même

Elena déclare fortement ne pas avoir eu pour projet de rechercher sa mère. Elle veut deux choses, très fortement : voir le pays et obtenir l'intégralité de son dossier. On a le sentiment qu'elle a besoin de (re)devenir le premier témoin de sa vie d'avant : « *Les bonnes paroles de maman, c'est bien, mais je voulais voir ce qui était vraiment écrit...* »

L'amnésie engloutit les années de vie avant l'adoption. Les discours des adultes, des parents, et quelques objets-souvenirs très investis sont restés longtemps les seuls témoignages de cette vie d'avant.

Elena insiste : elle voulait à tout prix prendre la photo des abords de sa ville de naissance elle-même, elle aurait préféré prendre celle d'un orphelinat où elle a séjourné elle-même. Prendre la photo soi-même, c'est voir par soi-même, ne pas ou ne plus laisser le regard d'un autre, fût-ce maman, regarder pour soi. Quand elle visite un foyer pour enfants, Elena a cette formule : « *Même si je n'étais pas là, je voulais visiter cet orphelinat.* » Elle veut encore pouvoir obtenir l'intégralité de la mémoire disponible sur son histoire à l'ICBF sous la forme de son dossier.

Elle fait écho aux propos suivants de Françoise Maury : « *Certains adoptés se satisfont de savoir d'où ils viennent, et de vérifier que leurs adoptants ne leur cachent rien et ne font pas obstacle à leurs demandes de renseignements. Ce qui est insupportable, ce n'est pas de ne pas tout savoir de ses origines, mais de se heurter à quelqu'un qui sait et qui refuse de parler.* »

En voulant devenir le témoin direct de la vie de son pays, c'est comme si elle devenait un peu plus le sujet de sa propre histoire, comme si elle se réappropriait sa propre histoire en se « *refabriquant* » des souvenirs propres.

C'est aussi un moyen de conjurer les mauvais souvenirs, qui sont comme bloqués, ou qui « *lui remontent* » sous forme de cauchemars ou d'émotions incompréhensibles en face de photos. Notons d'ailleurs que ces mêmes photos, après le voyage de retour, ont perdu de leur charge émotionnelle, sont presque neutralisées.

Le rôle des objets-souvenirs

Chez Elena, certains objets ont revêtu une importance très grande, lui ont servi de « *repères* » ou lui ont permis d'élaborer une représentation symbolique de sa double affiliation.

Il y a quelque chose de très touchant dans son attachement aux objets rescapés, comme elle, de l'expérience de perte et de séparation entraînée par l'abandon. Il y a cette peluche, qui ne l'a jamais quittée, dont elle ignore l'origine et dont elle a oublié le nom mais qui demeure auprès d'elle dans sa chambre, tandis que l'autre, qu'elle tient de ses parents adoptifs, qui a un nom bien assuré, a pu rejoindre les objets qu'elle a enfin consenti à remiser dans une boîte.

Il y a cette peur de perdre un bijou qui symbolise l'acceptation de son entrée dans la lignée familiale par ses grands-parents, une gourmette portant son nom... Cette peur de perdre, de se séparer, ce besoin de toujours garder auprès de soi, sur soi... Ce besoin de protéger, de préserver ; ces projections de soi au travers de précieux « *trésors* »... Quel chemin depuis les poupées jetées contre les murs ! Besoin de matérialiser pour mieux symboliser.

Elena nous montre ainsi que deux fils se croisent et se recroisent pour n'en former qu'un : celui qui la relie à son avant propre, celui qui la relie à son aujourd'hui en passant par l'avant généalogique de sa filiation adoptive, au travers de la figure de ses grands-parents et de leur rôle intégrateur. L'émeraude venue de Colombie, la gourmette venue des grands-parents...les deux fils se tricotent ensemble.

Conclusion : un filtre, pas un écran

Il importe bien-sûr de bien respecter le travail à l'œuvre chez l'enfant à l'égard de son pays d'origine, qu'il se traduise en attachement chez les uns, en détachement voire en rejet chez les autres, ou chez d'autres encore en mouvements successifs et contradictoires. Chez l'enfant adopté, l'ambivalence à l'égard du pays est probablement un fait à admettre, auquel il vaut mieux faire place, sans le questionner.

Il importe surtout de ne jamais faire du pays d'origine un problème, sinon la référence à « *l'identité culturelle* » de l'enfant adopté risque, affirme Françoise Maury, de devenir un écran, un instrument de déni de troubles ou de difficultés d'une toute autre nature, chez l'enfant adopté comme dans la relation parent-enfant.

Chez nous, adultes, parents adoptants, la relation à l'égard du pays d'origine doit être claire, dégagée de toute culpabilité, afin que nous prenions bien toute notre place et favorisions bien l'adoption de notre enfant, son nouvel enracinement, sa nouvelle affiliation culturelle.

La stricte limite du respect nuancé préconisé par Françoise Maury étant de ne pas se laisser leurrer par la fonction de filtre protecteur (fonction positive) ou par la fonction écran (fonction négative) du pays d'origine.

« La question du « pays d'origine » et de sa culture ne suscite les passions et les inquiétudes que parce qu'elle masque le problème des parents de naissance. Un jour ou l'autre, le « filtre protecteur » cesse d'être efficace et chacun est confronté aux questions qui avaient été évitées. Il est donc indispensable que les protagonistes adultes de l'adoption internationale soient à l'aise avec une réalité acceptée d'emblée, pour pouvoir aider le jeune à assumer sa propre histoire. »

Rejeter l'écran, qui sert parfois à masquer les vrais problèmes. Accepter le filtre protecteur, mais le savoir temporaire.

Ni idéalisation, ni stigmatisation du pays d'origine, sachant que l'une peut conduire à l'autre...

Un « *ni l'un ni l'autre* », de juste mesure.

FICHE 9

VOLET PARENT : LA PARENTALITE ADOPTIVE

Être parent, c'est **un savoir-faire, un savoir être** qui ne s'apprend pas dans les livres, mais qui se décline au jour le jour. On dit que c'est l'enfant qui « *fait parent* ».

L'exercice de la fonction parentale s'articule toujours autour des trois directions suivantes :

1/ Les parents ont un rôle de **contenance**, de portage.

C'est une fonction de réassurance, mais aussi de cadrage, de repérage pour aider l'enfant à se structurer et qui se met en place autour de la façon dont l'enfant est porté, bercé, enveloppé, nourri. A travers l'échange autour du langage et du « *bain de paroles* » adressé à l'enfant.

2/ Ils ont une mission qui devra guider l'enfant au sujet de son **identification** qui se fera en premier en référence à eux.

C'est un travail à double sens où les parents se reconnaîtront en leur enfant et où lui-même pourra prendre modèle sur eux par l'effet d'une mutuelle reconnaissance.

3/ Les parents, enfin, assurent le travail de **l'ouverture aux autres**. Ce faisant, ils intègrent leur enfant à un environnement familial et social.

La parentalité adoptive est concernée par ces fonctions vis-à-vis de l'enfant, mais avec ceci de particulier qu'elle s'exerce au regard d'enfants qui disposent d'« *une option supplémentaire* ».

Les parents adoptifs ne peuvent pas faire l'économie de l'histoire pré-adoptive de leur enfant qui impacte sur le psychisme des uns et des autres (abandon, ruptures, pertes et deuils).

L'adoption dite « *tardive* » donne à l'exercice des fonctions parentales décrites ci-dessus des caractéristiques spécifiques qui demandent à tous, enfant et parents, de faire preuve d'une particulière souplesse psychique.

Lorsque l'adoptant(e) est célibataire, l'exercice de la parentalité est encore plus subtil.

FICHE 9 BIS

L'ADOPTION MONOPARENTALE

La famille adoptive monoparentale revêt une forme de fragilité.

Parce que la dualité de la relation instaurée entre la mère (ou le père) et l'enfant vient peser sur **les trois volets susdits** de la fonction parentale :

1/ La fonction « *portage* » et « **contenance** » est toujours profondément à repenser en amont, au sens où l'enfant attendu ne saurait venir combler un manque ou atténuer une impression de solitude.

Sinon l'enfant, appelé ainsi à un rôle de « *thérapeute* » de son parent, reprend alors lui-même à son compte la fonction de portage qui n'est pas la sienne.

2/ La fonction **identificatoire** implique que soit proposé à l'enfant un modèle d'image parentale masculine et féminine.

Dépourvu d'un des deux modèles, l'enfant rencontre des difficultés à se structurer, aussi bien dans l'opposition que dans l'imitation.

L'insistance des psychologues à vouloir que la « *figure* » de l'autre sexe soit présente dans l'entourage de l'enfant (parrain, grand-père, oncle, ami pour une adoptante et inverse pour un adoptant) trouve ici sa justification.

3/ La fonction **d'ouverture aux autres, de socialisation** :

La famille monoparentale n'est pas systématiquement isolée.

Toutefois, n'est jamais à exclure le risque d'une trop grande emprise du parent sur l'enfant, dans une relation qui aurait quelque chose de l'ordre du fusionnel.

Le poids des attentes, dans une adoption monoparentale, cristallise les déceptions à la hauteur du rêve non partagé.

Le « *tiers* », quel qu'il soit, devra trouver une place.

Rappelons de même que la période de l'adolescence suscite des remaniements physiques et psychiques qui vont perturber le lien pendant quelques temps.

L'adolescent seul avec son parent se retrouve dans une situation qui risque d'exacerber ces tensions, que seule l'intervention de tiers vient apaiser.

L'adoption monoparentale a ceci de particulier que ce ne sont pas les enfants au profil les plus « *faciles* » qui sont confiés ; et les enfants déjà grands viennent éprouver leur mère (père) dans l'exercice des fonctions parentales.

C'est la raison pour laquelle l'accompagnement de ces adoptions s'avère nécessaire.

FICHE 10

FICHE CONCLUSIVE DU MODULE

« *Ne restez pas isolé(s)* »

Ce module avait pour objectif de permettre un approfondissement personnel et/ou en couple d'un projet spécifique d'adoption et de mieux mesurer avec d'autres adoptants, des parents adoptifs et des professionnels, l'importance de partager des attentes et interrogations souvent communes, avant comme après la réalisation de cette adoption.

QUELQUES THEMES DE CONCLUSION

Après la rencontre avec l'enfant (ou la fratrie), viendra le temps du retour en France et de l'accueil dans sa famille, puis de l'intégration progressive.

Il semble utile de conclure sur :

- une vie à construire ensemble
- permettre à chacun de trouver sa place, d'enfant(s), de parents, de grands-parents
- donner du temps à l'intégration familiale et sociale progressive
- une scolarité à guider sans exigence excessive
- un état d'esprit : patience et adaptabilité psychique
- savoir faire le deuil de son projet de départ pour accompagner le schéma de fonctionnement de l'enfant et adopter son histoire
- avoir conscience du fort niveau d'implication et d'initiative nécessaires et du rôle de l'environnement familial et social
- savoir aussi poser des limites à l'enfant si nécessaire (« *des parents protecteurs et contenant*s »)
- savoir prendre du recul en situation de doute ou de crise
- accepter d'avancer pas à pas avec l'aide de l'expérience et de la compétence d'autres parents adoptifs (rôle précieux des associations de parents) ou de professionnels de l'adoption
- prendre conscience que l'on crée quoiqu'il en soit « *un dynamisme, du chemin, de la vie* »
- un développement de l'enfant est toujours possible, à accompagner sur la durée (rien n'est jamais figé : l'être humain est durant toute sa vie en développement)
- on a le droit d'être des parents imparfaits, mais pas de rester isolé(s) face aux difficultés rencontrées !

ADOPTION TARDIVE - ADOPTION INTERNATIONALE

- ✚ *L'Adoption tardive internationale. L'intégration familiale de l'enfant du point de vue des parents et des grands-parents*, Françoise-Romaine Ouelette et Caroline Méthot, INRS, août 2000 - <http://www.ucs.inrs.ca/pdf/AdoptionTardive.pdf>
- ✚ *L'intégration familiale et sociale des enfants adoptés à l'étranger*, Françoise-Romaine Ouelette et Hélène Belleau, avec la collaboration de Caroline Patenaude, INRS, avril 1999 - <http://www.ucs.inrs.ca/pdf/AdoptionTardive.pdf>
- ✚ Forum : Adopter un grand - <http://fr.groups.yahoo.com/group/adopter-un-grand/>

ADOPTER UNE FRATRIE

- ✚ « Adoption et fratrie » in *Fratrie, à quel prix ?* Brigitte Camdessus, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, N° 32-2004/1 ; intégralement consultable en PDF : <http://www.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2004-1.htm>
- ✚ *Les fratries se construisent avec et à côté des parents*, Fanny Cohen-Herlem, dans *Accueil, Frères et sœurs dans l'adoption*, nov-déc. 2007 - <http://www.adoptionefa.org/page.php?page=8>
- ✚ Forum : adoption d'une fratrie
http://fr.groups.yahoo.com/group/adoption_dune_fratrie/

QUELQUES SITES CONSACRES A L'ADOPTION

- ✚ AFA : Agence française de l'Adoption - <http://www.agence-adoption.fr/home>
- ✚ APAEC : Association des Parents Adoptifs d'Enfants nés en Colombie
 - www.apaec.fr.st : site
 - <http://fr.groups.yahoo.com/group/AdoptionColombie/> : forum adoption Colombie
- ✚ EFA : Enfance et familles d'adoption (Revue Accueil)
<http://www.adoptionefa.org/accueil.php>
- ✚ MASF : Mouvement pour l'Adoption Sans Frontières - <http://masf.free.fr/>
- ✚ Québec Adoption - <http://www.quebecadoption.net/adoption/00pre.html>
 - La démarche préadoption : l'adoption d'un enfant relativement âgé
<http://www.quebecadoption.net/adoption/preadopt/vieux.html>
 - L'adoption tardive, entre désir, proposition et réalité. Entretien avec F-R Ouelette - <http://www.quebecadoption.net/adoption/00pre.html>
- ✚ MEAnomadis (créé par Jean-François Chicoine)
http://www.meanomadis.com/Content/credo/show_activite.asp?id=97
- ✚ Espace Adoption - <http://www.espace-adoption.ch/>

ADOPTION TARDIVE, S'ADOPTER, PARLER DE L'ADOPTION

Les quelques titres proposés ci-dessous ont été retenus parce qu'ils nous ont paru accessibles au plus grand nombre, tout en pouvant conduire ceux qui le souhaitent vers des lectures plus pointues. Chacun pourra se tourner également vers les sites répertoriés qui proposent des bibliographies plus complètes.

ACCUEIL, revue d'EFA

- ✚ *Frères et soeurs dans l'adoption*, novembre-décembre 2007 (voir sitographie)
- ✚ *Adopter un enfant grand*, mai 2008

CHICOINE Jean-François, GERMAIN Patricia, LEMIEUX Johanne

- ✚ *L'enfant adopté dans le monde* (en quinze chapitres et demi), Ed. Hôpital Sainte-Justine, 2003

COHEN HERLEM Fanny

- ✚ *L'Adoption*, Ed. Le Cavalier bleu, Idées reçues, 2002
- ✚ *L'adoption, Comment répondre aux questions des enfants ?* Ed. Pascal, 2005

CYRULNIK Boris

- ✚ *Un merveilleux malheur*, Editions Odile Jacob

NEUBURGER Robert

- ✚ *Le Mythe familial*, Paris, ESF, 1995.
- ✚ *Tu es entré dans ta famille par adoption*, 1995, in Brigitte Camdessus (dir.),
- ✚ *L'adoption. Une aventure familiale*, Paris, ESF, 1997.

OZOUX-TEFFAINE Omblin

- ✚ *Adoption tardive, d'une naissance à l'autre*, Stock Laurence Pernoud, 1987
- ✚ *Enjeux de l'adoption tardive*, (dir.), Toulouse, Eres, 2004

PEREZ-ROUJOL Guylaine

- ✚ *Journal d'une adoption en Colombie* (Aller simple Cali-Paris), L'Harmattan, 2002 (Droits reversés à la fondation Lideres Constructores de Paz)
- ✚ *Les enfants de Cali : Les enfants défavorisés de la deuxième ville de Colombie*, L'Harmattan

ARTICLE EL PAIS

« UNA TRISTE ESPERA POR UNA FAMILIA »

Por: **Jessica Villamil Muñoz** Reportera de El País

Más de cuatro mil niños del Valle están en manos del Icbf. Aunque buscan un hogar, muchos sufren el abandono por ser mayores de 8 años o ser enfermos mentales. **Historias.** ²

Juan Carlos espera una llamada que le devuelva la vida. Su mamá le regaló un celular en el cumpleaños número once, pero han pasado muchos meses y éste aún no suena. "Va a llamar. Lo sé", sentencia. Tiene el cabello apretado y es dueño de una gran sonrisa. Casi siempre la exhibe, parece feliz, pero en las noches llora. También da vueltas interminables en la cama, es que un vacío en el pecho lo agobia.

Hace un año su mamá lo abandonó en un hogar infantil. No tenía plata para mantenerlo, tampoco un esposo que la ayudara. "Cuando tenga un trabajo regresará", dice confiado. Pero él no sabe esperar. Se obsesiona con el teléfono, marca una y otra vez: "...Buzón de mensajes...", dice una voz. Las lágrimas aparecen de nuevo. "Seguro en el trabajo no la dejan hablar. Nunca va a saber que estoy triste", susurra.

De su papá sabe poco, por eso prefiere no presentarse con ese apellido. "Él se fue cuando yo estaba como así -hace una marca en la pared- lo volví a ver. Me abrazó muy fuerte y ya. No me dio ni un peso y se fue otra vez", recuerda.

Joaquín, su compañero de cuarto, tiene pesadillas. Unas sombras se lo llevan en la noche. Despierta asustado y grita que quiere otros papás. Los suyos un día casi lo matan a patadas por no llevar monedas a la casa. Escapó.

Ya tiene 12 años, pero desde hace tres anhela que alguien quiera ser su padre. En la casa que habita sus compañeros también aguardan con paciencia. Ellos ya pasaron la edad. "Están muy grandes y nadie quiere un muchacho con resabios", admite Ana Luisa Castrillón, secretaria del Hogar San José, del Instituto Colombiano de Bienestar Familiar, Icbf.

Las cifras la respaldan : 459 niños y niñas de Cali, que fueron abandonados, nunca tendrán una familia sustituta por superar los 8 años de edad o padecer enfermedades físicas o mentales.

"Se trata de sensibilidad. Un abandono es fatal en todos los casos y lo peor es que nadie quiere lo que no conoce", señala Francisco Baquero, coordinador de la Fundación Especial Vida Nueva, al referirse a los 'niños especiales'.



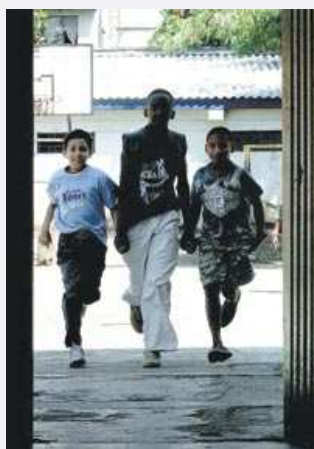
Abandono. Tener más de 8 años o haber nacido con discapacidad física o mental se convierte en un obstáculo para que los niños colombianos puedan tener una familia sustituta. Según los reportes del Instituto Colombiano de Bienestar Familiar, Icbf, 4.160 menores padecen el rechazo en sus hogares.
Foto: **Áymer Álvarez / El País**

En ese hogar, apadrinado por el Icbf, hay 87 de ellos, entre los 6 y los 48 años. Muchos fueron olvidados en canecas de basura, en buses o en un hospital, cuando estaban al borde de la muerte. Otros fueron arrancados del seno de una familia en la que sólo hallaron rechazo. “De unos se sabe que la madre permitía que el padrastro abusara del niño; de otros, que quemaron los genitales de la niña con un machete, sin razón aparente; o sufrían maltrato. Cada niño tiene su propio drama”, revela Francisco.

El Icbf el año pasado contó 1.503 niños con problemas psiquiátricos en todo el país, que por sus condiciones de salud eran rechazados para adopción.

“Si se trata de un retraso mental leve, seguro habrá un extranjero que quiera llevárselo”, explica María Estela Cuesta, coordinadora del Comité de Adopciones del Icbf en Cali. “En Colombia hay personas que se los llevan, pero luego los devuelven”, acota.

Hijos del Icbf



Los niños que se quedan a vivir en el Icbf cuentan con posibilidades de formarse.

Los jóvenes que no encuentran un hogar sustituto se quedan en el Instituto Colombiano de Bienestar Familiar, Icbf, donde se les brinda educación, salud y a través de programas se les enseña a ser autosuficientes. “Sí son mayores de edad y no han terminado los estudios, se quedan”, dice María Estela Cuesta, del Comité de Adopciones del Icbf. Muchos de ellos, ahora son profesionales y llevan una vida normal, con pareja e hijos.

Platos rotos

Mónica tiene el cabello corto. Casi siempre está desordenado, como sus ideas. Sus padres no soportaron su falta de coordinación al hablar, al caminar, al pensar. Querían un hijo ‘normal’.

De pequeña la dejaron tirada por ahí. El Icbf se encargó de buscar su familia y cuatro años después la encontró. Con terapias lograron hacerle comprender a la pareja que Mónica es “fenomenal”.

En la primera noche una crisis se apoderó de ella. Rompió la vajilla, los espejos, desordenó el cuarto e intentó agredirse. No había pasado un día y la familia la regresó a la fundación.

A veces las cosas cambian, pero no para bien. Antes de nacer, **Yuliet** ya estaba destinada a pasar su vida con una familia sustituta. Tendría tres hermanitos, estudio y una mamá y un papá desbordantes de amor.

Pero a los diez meses su nueva madre murió y con ella se esfumaron las esperanzas. Líos económicos, la inestabilidad emocional de su padre adoptivo y otros factores la hicieron regresar al Icbf.

Yuliet es rubia, tiene piel de porcelana, sus cejas son delgadas, parecen moldeadas. Habla demasiado y es muy inteligente, pero su belleza hasta ahora no han sido garantía para que alguien la quiera como parte de su familia. Su historia no es única, como ella, 1.512 niñas y 1.573 niños en el Valle, esperarán por una nueva familia.

Algunos correrán con suerte, como **Emmanuel**, hijo de Clara Rojas, quien estará en su verdadero hogar. Otros, como **Juan Carlos**, aguardarán por un tiempo, pero después sabrán que su destino es seguir creciendo solos.

EVALUATION DU MODULE

« Adopter un enfant déjà grand ou une fratrie :
module de réflexion et de préparation »

Journée du _____ 20..

	Très bon	Bon	Moyen	Faible
Intérêt				
1. des thèmes traités				
2. des présentations				
3. des échanges				
4. des documents				
Organisation générale				
1. communication sur le module (information reçue, documents diffusés)				
2. organisation (accueil, déroulement, rythme des séances)				
3. durée des séances (suffisamment longue ou pas)				

Commentaires libres :